

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Only edition available/
Seule édition disponible

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

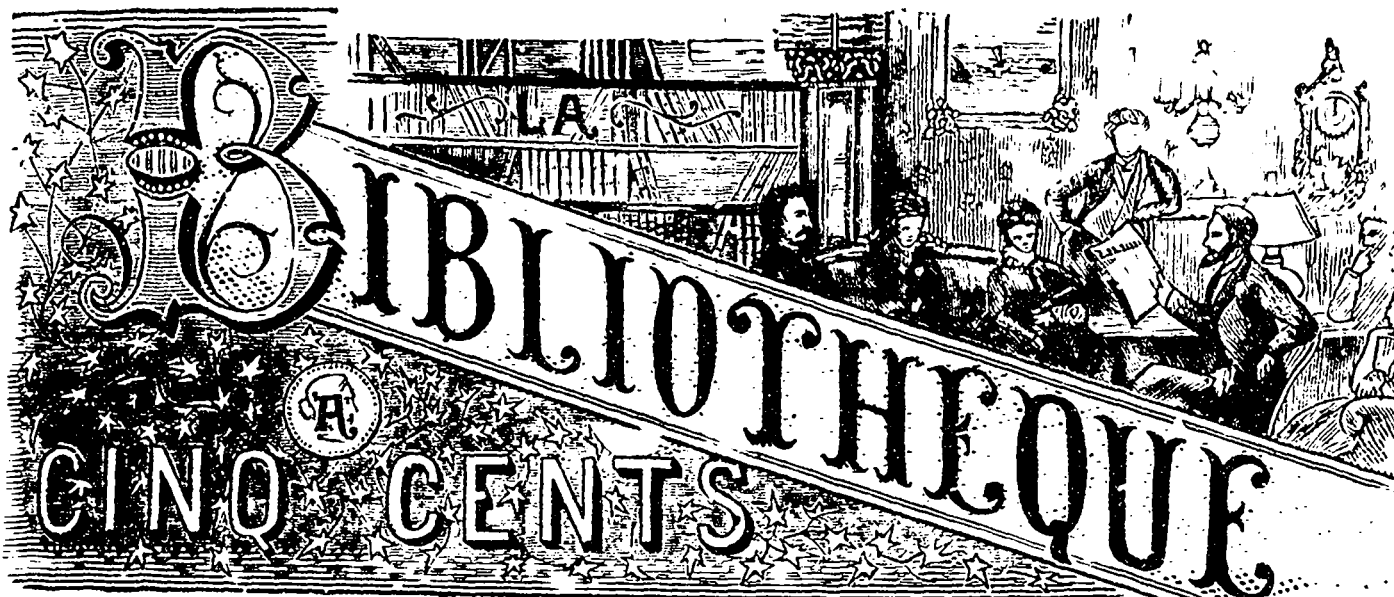
Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publiée par POIRIER, BESETTE & C^{ie}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. I

{ PAR AN }
{ \$2.50 }

MONTREAL, 17 JUIN 1886

{ UN NUMERO }
{ 5 CENTS }

No. 11

TANCREDE DE ROHAN

Par ROGER de BEAUVOIR



Le jeune homme, après avoir d'abord tué deux soldats de Vincennes à coups de pistolet, avait mis l'épée à la main pour se défendre de son mieux contre les autres. Plusieurs des cavaliers qui l'avaient suivi venaient de rouler morts ou blessés à ses côtés.

TANCREDE DE ROHAN

I

LA PLUME ROUGE

La ville d'Utrecht s'éveillait. Ses carillons nombreux se maient par les airs leurs gammes stridentes et mélancoliques. Chaque horloge d'église, après avoir chanté son aubade matinale, poursuivait encore un aigre bourdonnement dans son orgue de pierre, quand le mercier Potnick sortit pour ouvrir lui-même les volets de sa maison, situés non loin de la cathédrale.

Maître Walthaer Potnick contempla quelques secondes avec satisfaction la longue file de fabriques jaunes et rouges qui se mirait coquettement dans le canal, et au milieu desquelles sa propre façade brillait d'un lustre tout particulier. Il enleva prestement les volets ; puis, les ayant reportés dans son logis, il s'assit sur le banc de pierre placé devant sa boutique. Tirant alors de son pourpoint de camelot brun une assez belle pipe de Gouda, il se mit à fumer d'un air rérieux et méditatif.

Ces nuages bleuâtres, qui offrent à la rêverie du poète des contours et des images indicibles avant de se perdre dans la teinte grise de l'air, récréaient sans doute l'honnête artisan : car il suivait de l'œil les moindres bouffées de sa pipe avec une délectation sans égale. Vainement un vent assez froid, sorti du canal comme pour contrarier les énormes boucles de sa perruque, lui disputait à plaisir ces légères ondulations ; il ressemblait, par son flegme stoïque, à l'un des anciens philosophes, sur le front desquels la tempête elle-même n'amènerait aucune ride. La tête chaudement couverte d'un bonnet de velours roux à fourrure, les pieds solidement chaussés de lourdes bottines de cuir, maître Potnick, par son seul équipement, semblait inviter les chalands d'Utrecht à se fournir chez lui de bonne et robuste marchandise. Au-dessus de lui se balançait agréablement son enseigne de bois doré :

WALTHAER POTNICK

Mercier-costumer

A LA PLUME ROUGE.

Abritée par une longue allée d'arbres, comme les autres maisons de ce quai, la demeure du mercier hollandais attirait bien vite l'attention par son seul bariolage d'étoffes. A travers le vitrage en mailles de plomb que sa servante Gudule avait pour principe de nettoyer au moins deux fois par jour, on entrevoyait une foule compacte de pourpoints, de rubans, de masques, de chapeaux, les uns pendus au mur comme des trophées grotesques, d'autres habilement disposés sur des mannequins à visages peinturlurés. Lorsque les trois fenêtres de la spacieuse boutique étaient ouvertes, et que le jour distribuait d'inégales clartés dans son renfoncement profond, on eût dit, en passant, d'une véritable assemblée, d'un bal ou d'un *gast* (1), auquel maître Potnick eût prêtés sa maison, malgré son aversion marquée pour les galas et les fêtes. Maître Potnick était, en effet, l'homme le plus paisible et le plus silencieux de toute la ville d'Utrecht. Non-seulement il n'y avait rien de plus opposé à son humeur que le bruit, mais il se fût cru certainement perdu de réputation parmi tous les merciers et les échevins d'Utrecht, s'il ne se fût levé avec l'aurore et couché avec les premiers cris des *Klapermans* (2), c'est-à-dire à neuf heures du soir. Soit modeste, soit amour du repos, il avait refusé constamment de prendre part aux affaires publiques, bien que sa seule position de trafiquant en gros eût pu le faire, un jour, député aux assemblées des états.

Accoutumé à recevoir chez lui des étudiants, des seigneurs, des citadins, tout un monde composé d'éléments divers et dignes, au moins, d'occuper l'attention d'un philosophe, maître

Potnick, au lieu de jaser avec eux comme beaucoup de ses confrères, se renfermait dans une taciturnité obséquieuse ; il semblait qu'il eût peur de mal parler. Sa seule débauche consistait dans le voyage de Leyde, qu'il faisait tous les ans pour y voir les deux foires libres de cette ville, acheter des objets relatifs à son négoce et se livrer au tir de l'arquebuse sur la place des *Doelen*, avec les bourgeois. De mémoire d'homme, on ne l'avait vu au cabaret, contre l'habitude de ses dignes compatriotes, qui boivent, on le sait, à toute occasion, aux mariages, à la naissance, aux décès. Ménager pour lui jusqu'à l'extrême, il déployait une telle ardeur d'acquérir, que, sans Hélène, sa fille, et son neveu Charles, tous deux soumis à son exacte surveillance, on se fût demandé pourquoi le bonhomme se donnait tant de mal et bravait de si bon cœur la fatigue.

Ce jour-là, il était à peine six heures du matin, et il s'était levé avant Gudule. Le contentement paisible qui brillait sur tous ses traits s'accroissait de l'orgueil intérieur qu'éprouvait maître Potnick de s'être levé le premier de sa maison, et peut-être de toute la ville. Aucune silhouette de passant ne se dessinait encore dans le brouillard du matin, aucun chariot n'ébranlait encore les dalles du quai. Maître Potnick jeta au vent les cendres de sa pipe ; puis, après l'avoir nettoyée scrupuleusement, il se disposait à la replacer dans son étui de cuir, lorsqu'il crut apercevoir un homme qui se tenait debout de l'autre côté du canal, en face de lui, et regardait sa maison d'un air passablement curieux... Un large feutre cachait à demi ses traits, et il tenait son manteau à la hauteur de son nez.

— Encore ce maudit homme qui m'a suivi hier à la promenade avec Charles et ma fille, murmura le mercier, et dont je n'ai pu voir le visage, grâce à son manteau. Il rôdait autour de ma porte l'autre semaine... A qui en veut-il ? Je l'ignore. En attendant, je vais donner l'ordre à Gudule de faire bonne garde. Sotte police ! ajouta Potnick en frappant du pied, mouvement qui fit tomber sa pipe à terre.

— Voilà un beau chef-d'œuvre ! s'écria derrière lui la vieille Gudule en s'appuyant d'un air consterné sur le balai. Une pipe que maître Jacob Renetz, l'orfèvre, avait apportée lui-même de Gouda à son cher voisin maître Potnick. Elle représentait un comte de Hollande sur son cheval.

— Gudule, dit le mercier sans se mettre seulement en peine de ramasser les éclats de sa pipe, qui jonchaient encore son perron à rampe de fer, sais-tu quel est cet homme qui espionne ainsi ma façade et mon enseigne depuis huit jours ? Il marche en ce moment d'un pas agité vers une autre rue... Je le soupçonne fort de vouloir s'introduire chez moi, et c'est toi que je charge...

— J'en ai assez, maître Potnick, répondit Gudule ; je ne me charge pas des voleurs et des étudiants. Encore cette nuit, ces derniers ont fait un sabbat à les entendre jusqu'au Mail. C'était hier leur jour de promenade à Zeyst, où ils allaient entendre le sermon du révérend père Anselme Class. Ce n'est sans doute pas assez pour eux du jeu de la *croze* et de celui du patin en hiver, ils ont arraché vingt enseignes et battu la ronde. Voilà du moins ce que vient de me dire M. Charles.

— Et comment le sait-il ? reprit le mercier d'un air moitié inquiet, moitié courroucé. Réponds, Gudule ; il est donc déjà levé ?

— M. Charles, observa humblement Gudule, aura entendu cette nuit quelque rumeur vers le quai, il aura ouvert la fenêtre et suivi de l'œil ce bel exploit de MM. les étudiants, voilà tout. Du moins, c'est ce qu'il m'a dit, se hâta de poursuivre la servante.

— Il est surprenant, ajouta Potnick, qu'il n'y ait eu moi et vous, Gudule, d'endormis dans ma maison cette nuit. Hélène n'a-t-elle rien entendu ?

— Je ne pense pas ; mademoiselle repose encore. Quant à M. Charles, sa chambre, comme vous le savez, donne sur la ruelle, et c'est par là que ces mécréants ont passé.

— Je lui ai donné cette chambre-là, c'est vrai, comme la

(1) Espèce de festin très usité en Hollande.

(2) Gardes de nuit.

plus belle et la plus commode du logis, murmura le mercier se parlant à lui-même ; mais est-elle bien sûre ? Dès demain, j'y ferai mettre des barreaux.

— Comme vous voilà rêveur, notre digne maître ! reprit la servante, qui venait de ramasser à terre la pipe du mercier ; on dirait que vous avez appris le naufrage d'un vaisseau de la Compagnie des Indes ! Tenez, vous pouvez voir d'ici votre beau neveu, qui descend : son chant aura peut-être le pouvoir de vous égayer.

Une voix légère, fraîche et joyeuse comme celle de l'alouette par les blés, gazouillait déjà, en effet, sur les marches hautes de l'escalier contourné, formant une spirale à la Rembrandt dans l'atelier de maître Potnick. Le neveu du mercier parut bientôt, tenant un petit miroir avec un fer à friser les moustaches ; il n'aperçut pas d'abord son oncle, et s'en alla accrocher la glace près de la fenêtre pour procéder aux soins de sa toilette.

C'était un jeune homme de dix-huit ans environ, la taille aussi bien prise que celle d'une femme, les mains fines et quelque peu brunes. Il avait le regard d'un bleu si limpide, que la douceur de ses beaux yeux, bordés de grands cils, semblait contraster singulièrement avec plusieurs traits fortement prononcés de son visage, ceux du nez et de la bouche, par exemple, qui indiquaient à la fois la résolution et le dédain. Des lèvres fauves, exquises de transparence et de finesse, ondulèrent mollement vers ses tempes plantées de cheveux châtains, qui retombaient sur son cou en abondance. Il portait au-dessus de la lèvre quelques poils clairs-semés, qu'il nommait déjà sans doute orgueilleusement ses moustaches. Un pourpoint de laine, noir comme son haut-de-chausses, formait son habillement, dont un rabat de toile blanche et quelques rubans égayaient seuls la sévérité.

Debout et dans l'ombre produite par le renflement de l'escalier, maître Potnick, appuyé sur la rampe, le considérait.

Le jeune homme, après avoir séparé en deux bandes soyeuses et lisses son admirable chevelure, apporta bientôt un soin raffiné dans la frisure élégante de ses moustaches. Il les relevait cavalièrement, souriait au miroir, le quittait, le reprenait ; on eût dit vraiment qu'il était de noce, à voir la sollicitude active qu'il mettait à sa toilette. En l'observant mieux, on eût pu se convaincre pourtant que toute cette recherche ne devait servir, ce jour-là, qu'à déguiser certains indices de fatigue empreints sur sa charmante physionomie. Il n'était pas bien certain qu'il eût dormi, à considérer de plus près le cercle bleuâtre étendu sous ses yeux. Une pâleur presque insensible avait remplacé la fraîcheur de son teint ; quelques taches violettes marbraient ses joues. Son pourpoint, qu'il brossait en ce moment, était couvert de poussière, les bouffantes en étaient même arrachées en plusieurs endroits.

Cet examen plus approfondi de son neveu inspira sans doute quelque inquiétude au mercier ; car il s'approcha brusquement de lui, en demandant à Charles depuis quand il était levé.

— Mais depuis une heure, mon oncle ; il ne m'a guère été possible de dormir, grâce à MM. les étudiants de l'Université, qui ont trouvé plaisant, cette nuit, de se promener dans Utrecht. Dieu veuille qu'ils profitent toujours ainsi des sermons du révérend Anselme Class !

— Vous les avez entendus ? Pourquoi ne pas m'avoir réveillé ?

— Parce que le sommeil de mon cher oncle m'a paru de nature à être respecté cette nuit comme toujours. Nul danger ne menaçait, d'ailleurs, la boutique ; pas une pierre n'a été lancée contre nos vitres.

— Mais voilà un pourpoint qui est déchiré, poursuivit Potnick en montrant à Charles l'habit qu'il portait. Auriez-vous eu querelle hier, par hasard ? Je me suis absenté, pour affaires, l'espace d'une heure.

— Ce n'est rien, mon oncle, une éraflure... En poussant,

cette nuit, le contrevent de ma fenêtre pour regarder... J'avais passé ce vêtement à la hâte...

— Miséricorde ! s'écria tout d'un coup maître Potnick en jetant les yeux sur l'une des tables de son atelier ; quelqu'un est entré ici, car je ne vois plus mon aune !

— Votre aune, mon cher oncle ? balbutia Charles avec embarras. Il me semble pourtant qu'elle était hier ici. C'est peut-être Gudule qui l'aura prise pour en nettoyer les clous, reprit le jeune homme avec une indifférence affectée, qui rassura Potnick.

— Au diable Gudule et ses nettoyeurs, grommela le mercier, cela toube bien ! Elle est chez notre voisin l'orfèvre, à cette heure, et j'ai à auner aujourd'hui une robe superbe pour la femme de M. le grand baillif ?

— Serait-ce donc pour elle cette étoffe de velours à compartiment noirs, ornée de perles en losanges, que ma cousine brodait hier encore ? dit le jeune homme. Malpeste ! il se met en dépense, le grand baillif ! Mais, à belle femme, belle dentelle ; il est assez laid, c'est juste qu'il paye.

— S'il n'était que laid, continua le mercier qui furetait de tous côtés en l'absence de Gudule pour trouver son aune. S'il n'était que laid ? mais encore il est avare ! Il est capable de me contester le prix de cette étoffe, qui vaut bien deux cents ducats.

— Et dans quelle fête la femme du grand baillif, la comtesse de Gheel, portera-t-elle cette robe ?

— Au bal de notre nouveau gouverneur, au bal masqué qui a lieu ce soir au bout du Mail, dans le nouvel hôtel que les états viennent de lui faire construire... Ce sera magnifique, à ce qu'ils disent ; pour moi, je n'ai guère envie de voir la fête.. Mais où est donc mon aune ?..

— Mon Dieu ! mon oncle, s'écria Charles impatienté, vous la trouverez, soyez en sûr. Ne pouvez-vous donc causer avec moi avant qu'Hélène descende, reprit-il avec un regard caressant par lequel il captiva Potnick. Vous venez de me parler de ce bal ; ne me permettez-vous pas de le voir ?

— Si tu étais ce que tu dois être, reprit le mercier en ayant l'air de sonder la conscience du jeune homme, un garçon paisible et rangé, on aurait pu t'y conduire avec Hélène... Mais vous êtes un dissipé, un turbulent...

Moi, mon oncle ! s'écria Charles en se rapprochant du mercier, dont il serra d'un air suppliant les mains dans les siennes. N'ai-je donc pas hier travaillé de mon mieux ? Qu'avez-vous à me reprocher ?

— J'ai à vous reprocher d'être, ce matin, moins rose que de coutume. Oui, tu plairas moins à Hélène, dit le mercier ; tu devrais pourtant être jaloux de lui plaire. Elle est assez belle et assez riche, vois-tu, et, quoique j'aie refusé cette semaine la demande du fils de notre doyen...

— De Frédéric Haven ? dit à voix basse le jeune homme.

En cet instant il y eut plusieurs coups violents frappés à la porte. Maître Potnick tressaillit. Il reprit courage en voyant entrer le grand baillif en personne, le comte Olivier de Gheel, qui venait sans doute lui demander l'étoffe de sa femme. Avant que le grand baillif eut ouvert la bouche, maître Potnick se hâta de lui avancer un siège. Il déploya la robe aux yeux d'Olivier de Gheel, en ayant soin d'exposer ses couleurs au meilleur jour.

— Il s'agit bien de robe et de rubans, maître Potnick, s'écria le grand baillif en jetant un regard sévère sur le mercier ; il s'agit de me dire à qui appartient cette aune, dont les klapermans n'ont pu me rapporter que la moitié, ramassée par eux à trois pas du fils de notre doyen, le jeune baron Frédéric Haven, qu'ils ont relevé gisant auprès de la halle aux Draps.

— Mais à moi, par saint Michel ! murmura d'un air confondu maître Potnick ; c'est bien mon aune, c'est-à-dire la moitié de mon aune ; mon nom est inscrit dessus... Comment se fait-il que le grand baillif d'Utrecht...

— Maître Potnick, répliqua le grand baillif, c'est votre neveu Charles qui a fait le coup ; votre neveu, que les étu-

dians, interrogés par moi, affirment avoir été vu cette nuit près de la halle aux Draps, distribuant partout des horions farieux, dans la compagnie d'un homme que la justice d'Utrecht n'a pu encore retrouver, et qui en a blessé un grand nombre.

— Mon neveu ! s'écria Potnick consterné ; mon neveu ! J'affirme ici que vous vous trompez, monsieur le grand baillif ; il a dormi cette nuit dans sa chambre ; on peut la visiter.

— En ce cas, reprit Olivier de Gheel, je vais donner l'ordre à mes klupermans.

Le grand baillif s'achemina alors vers la porte et tira, sur le seuil, un son aigu d'un petit sifflet d'ivoire. A ce signal, trois hommes de la ronde de nuit apparurent aux regards stupéfaits de maître Potnick.

— Entrez, leur dit Olivier de Gheel, et visitez la chambre de M. Charles. Gudule vous escortera. Moi, pendant ce temps, j'aurai l'œil sur lui et sur le mercier, ajouta le grand baillif.

Les trois hommes montèrent ; ils suivirent la vieille Gudule, que la sonnette de maître Potnick, agitée violemment dans l'atelier par le grand baillif, avait fait descendre précipitamment. Ils ne tardèrent pas à revenir ; l'un d'eux apportait triomphalement à Olivier de Gheel le reste de l'aune du mercier, trouvé sous l'oreiller de son neveu.

— Nierez-vous encore, Potnick, dit à haute voix le grand baillif, que Charles n'ait trouvé moyen, cette nuit, de s'approcher de votre maison pour tendre un piège au jeune Frédéric Haven, le fils de notre respecté doyen, et l'assaillir à coups de bâton dans la rue ?

— Oui et non, monsieur le grand baillif, répliqua maître Potnick. Mon neveu a pu se laisser entraîner par ces mauvais sujets, il a pu les accompagner ; mais certainement il a été insulté, provoqué par Frédéric Haven . . . soyez-en sûr.

Disant ainsi, le mercier regardait Charles avec une mortelle angoisse. Il semblait vouloir mettre sur le compte d'une vengeance ce qu'au fond du cœur il n'attribuait que trop à l'humeur altière et emportée du jeune homme. Mais Charles tout à coup confirma lui-même, au grand étonnement du mercier, l'excuse que lui fournissait son oncle.

— Monsieur le grand baillif, reprit-il, mon oncle a dit vrai. Si j'ai porté la main cette nuit sur Frédéric Haven, mon ancien condisciple à l'université d'Utrecht, c'est que Frédéric Haven m'avait insulté, c'est qu'il avait osé dire . . .

— Qu'a-t-il osé te dire ? interrompit Potnick, qui, devant la fermeté de son neveu, retrouva lui-même quelque assurance.

— Il a osé dire, mon oncle, que ce n'était pas moi qui avais gagné, l'hiver dernier, le prix du patin d'Amsterdam à Leyde, et cependant, mieux que tout autre, il doit se souvenir que j'ai accompli ce trajet de six lieues en six quarts d'heure.

— Il était à pied ? demanda Olivier de Gheel.

— Non, à cheval, monsieur le baillif. J'avais gagé avec lui que je ferais plus tôt trois lieues en glissant qu'il ne ferait, lui, une lieue et demie sur le meilleur des chevaux du doyen son père ; j'ai gagné le pari, et non-seulement Frédéric Haven n'a pas voulu le payer, mais encore il s'est répandu contre moi en invectives et en injures.

— Le neveu du mercier Potnick, a-t-il dit, le petit jeune homme à la plume rouge, non-seulement je ne lui payerai point son pari, mais même j'épouserai à son nez sa cousine Hélène !

— Jour de Dieu ! je n'eus pas appris plus tôt ces paroles, que je jurai d'en tirer vengeance. Je suis peu endurant, et, d'ailleurs, Frédéric Haven, avec ses façons de gentilhomme, me déplaît. J'attends trois semaines, trois semaines pendant lesquelles j'espérais le voir entrer dans cet atelier, mais le lâche se gardait bien d'y venir, lorsque cette nuit . . .

— Eh bien, cette nuit ? . . . dit le mercier, qui suivait de l'œil avec une alarme croissante chaque parole et chaque geste de Charles.

— Cette nuit, j'entendis des pas sous ma fenêtre. C'étaient les étudiants d'Utrecht qui revenaient de Zeyst après la ronde sonnée. Je passai mon pourpoint, et, caché sous mon ridau, je me mis à regarder. Frédéric Haven, que je reconnus fort bien, grâce à la torche qu'il portait, montra du doigt cette maison à ses camarades en leur disant :

— Voilà le nid du pigeon et de la colombe. Hélène Potnick, la blonde fille du mercier, est devenue, dit-on, amoureuse de son cousin.

— Là-dessus, ce furent des mots prononcés bas, puis des éclats de rire comprimés. Ces sarcasmes m'entraînaient comme une pointe aiguë dans le cœur. Je me tus cependant, et, laissant la troupe des étudiants tourner l'angle du quai, je suspendis mon écharpe au balcon de fer et me laissai glisser dans la rue. J'avais eu soin de prendre l'aune de l'atelier. C'était ma seule arme ; on ne m'en laisse pas d'autre ici ! En partant, je fis un grand signe de croix, passant à vous, mon oncle, et à ma cousine Hélène, qui dormait d'un sommeil si pur. Poursuivait comme une fatale étoile la lumière qu'agitait Frédéric Haven, je le rejoignis près de la halle aux Draps.

— Voici le champ du duel, criai-je au fils du doyen ; c'est avec cette arme que je châtie l'insolence. Frédéric Haven, défends-toi !

— Puis je me précipitai sur lui, faisant pleuvoir sur ses épaules une grêle de coups. Ma pâleur et mes traits bouleversés frappèrent tellement les étudiants, que, sans la chute de Frédéric Haven sur le pavé, ils n'eussent point songé à le défendre.

— Je ne veux point ta mort, repris-je sans m'inquiéter de mille bras levés sur ma tête, je veux que tu proclames l'innocence d'Hélène et que tu avoues ta lâcheté.

— Il se leva, me porta un coup que j'esquivai, et, dans ce moment, je me vis assailli par tous ceux qui l'entouraient. Rouillant de mon mieux avec mon nez rompu, je m'étais acculé contre un des pilastres de la halle aux Draps, quand un individu me saisit violemment par derrière et s'offrit aux coups à ma place. Armé d'une rapière à l'italienne, il en déconfit un bon nombre : son adresse et sa force étaient merveilleuses. Un instant, je crus à l'épée de l'ange exterminateur, tant la science et le courage de mon défenseur inspiraient de terreur à nos assaillants. Les pas des klupermans et la lueur de leurs arquebuses brillant dans l'ombre firent prendre la fuite aux écoliers ; je n'eus que le temps de regagner le logis et de remercier du geste l'homme qui m'avait sauvé.

— Rentré dans ma chambre, j'ai cru entendre de nouveau son pas, mais il était sans doute déjà lo'n . . .

— Serait-ce lui, mon Dieu ! murmura à voix basse maître Potnick, serait-ce lui, ce matin encore . . . ? C'est impossible . . . Revenir après douze ans !

Il semblait que le mercier, abîmé dans ses pensées, interrogeât alors un souvenir.

— Charles ! s'écria-t-il en embrassant tout à coup le jeune homme, Charles, mon ami, dis que tu ne me quitteras pas !

Il avait oublié pendant un instant les angoisses de cet interrogatoire. Le grand baillif et ses trois acolytes ne le préoccupaient plus ; il attachait sur Charles un œil plein de larmes, dont seul il connaissait la cause.

— Après cet aveu, reprit solennellement Olivier de Gheel en se tournant vers Potnick, il devient, je crois, inutile de rien entendre. Le doyen de l'université d'Utrecht, le père de Frédéric Haven, a porté plainte, il faut qu'il obtienne justice . . .

— Les blessures de Frédéric Haven sont-elles graves ? dit alors la voix d'une femme qui venait de s'appuyer timidement derrière la chaise à cuir doré, où siégeait d'un air officiel le grand baillif.

Olivier de Gheel se découvrit ; c'était Hélène, dont la voix tremblante trahissait l'émotion et la frayeur.

—Salut à la fille de maître Potnick, répondit le grand baillif ; elle est du moins la consolation de son logis, la perle, le lis de sa maison, *venustus flos*, comme dit le grand Scaliger.

—Encore une fois, monsieur le grand baillif, reprit Hélène, les blessures de Frédéric Haven sont-elles graves pour que l'on poursuive Charles ? Quelle peine, d'ailleurs, pourriez-vous requérir contro lui ?

—Demandez-le vous-même, ma belle demoiselle, au digne maître Jacob Renetz, orfèvre, que la vue de mes klapermans armés attire sans doute ici. Il a fait avec moi ses cours de droit, il y a quelque vingt ans, à l'école de Leyde ; *palladium et decus celatis nostræ*, comme dit encore Scaliger. Approchez, maître Jacob Renetz, et dites à cette charmante personne la peine portée par les bourgmestres et échevins du conseil de ville contro les étudiants mutins. Charles Potnick rentre dans cette classe, car, il n'y a pas un an, il était, encore sur les bancs de notre université.

—La peine est assez douce, répondit d'un ton benin et quelque peu judaïque Jacob Renetz, petit homme au teint hideux, qui passait dans toute la bonne ville d'Utrecht pour prêter sur gage et pratiquer l'usure de père en fils. On envoie les coupables à la chambre des pupilles et des orphelins de Leyde. Ils revêtent la casaque grise, travaillent comme des noirs d'Afrique, et pendant un an, ne reçoivent la visite de qui que ce soit.

—Mais cela est horrible ! s'écria maître Potnick. Charles n'a fait que venger son honneur, celui de ma fille ! Il ne saurait être arraché de ma maison sans un ordre, et cet ordre, c'est vous seul, Olivier de Gheel, qui pouvez le donner, vous le chef de la justice civile et criminelle !

—Cet ordre, je l'ai signé tout à l'heure, reprit froidement Olivier de Gheel ; le voici, et je vais le faire exécuter. Maître Potnick, continua le grand baillif, faites retirer votre fille Hélène.

—Il n'est pas besoin, monsieur le grand baillif, interrompit le neveu du mercier d'une voix ferme, je vais vous suivre.

—Vous ne sortirez pas d'ici, s'écria Potnick, entendez-vous, Charles ? ou bien vous me forcerez à me briser moi-même le front contre ces murailles ! Vous êtes mon neveu, mon bien ; personne ne vous arrachera de ma maison. Avec de l'or, on répare tout ici. Eh bien, j'ai de l'or, et vous n'avez qu'à parler, poursuivit avec exaltation le mercier, en s'adressant à Olivier de Gheel. D'abord pour commencer, ajouta-t-il d'un ton plus bas, je vais vous signer ici même la quittance de cette magnifique robe que vous m'aviez commandée pour votre femme....

—Maître Potnick....

—En outre de cela, je vous ferai cadeau, pour le bal, de ce manteau richement brodé... Je l'avais commencé pour l'ambassadeur de Suède....

—Maître Potnick....

—De plus, voici Gudule qui vous portera tous ces objets dans ce coffret de laque, qui m'a été concédé par la Compagnie des Indes....

—Maître Potnick, encore une fois....

—Tout ce que j'exige, c'est que vous déchiriez l'ordre. Vous direz ce que vous voudrez, que Charles était innocent, qu'on m'avait insulté, moi et ma fille ; enfin vous direz la vérité.

—Maître Potnick, voici l'ordre... Je veux bien le suspendre, mais il est urgent que la justice...

—Il vous souviendra peut-être, monsieur le grand baillif, que vous avez fait à la Saint-Jean, époque de votre second mariage, certaine dépense chez moi... Ce n'est pas en escalins, que vous la payeriez, il vous faudrait du bel et bon or frappé au coin des comtes de Hollande...

—Maître Potnick, je sais tout cela...

—Eh bien, d'ici à quelques jours, je vous épargnerai l'ennui d'un remboursement. Promettez-moi seulement...

—Je répondrais de tout si au moins je pouvais mettre la main sur l'autre coupable. Il pleut ici des aventuriers... N'importe, j'arrangerai l'affaire, puisque vous le désirez, maître Potnick. Aussi bien les contusions de Frédéric Haven seront guéries dans peu ; mais votre neveu a le poignet rude ! c'est un Samson ! Vous devriez le surveiller de plus près.

—Voulez-vous que Gudule vous suive ?

—Qu'elle me précède, cela vaudra beaucoup mieux. Mes trois klapermans, qui se tiennent sous votre vestibule, l'accompagneront avec le coffre en question. On croira que c'est la cassette de Henri de Nassau qui passe. Quant à vous, maître Jacob Renetz, pas un mot de ceci, pas un commentaire sur mon indulgence. Autrement, je pourrais à mon tour vous parler de certains poids et mesures... et aussi d'une banqueroute que vous fîtes il y a douze ans à Rotterdam, avant de vous établir à Utrecht...

—Il suffit, monsieur le grand baillif, dit Jacob Renetz en s'inclinant jusqu'à terre. Rien ne pourra seulement m'empêcher de garder au fond du cœur le souvenir de vos bontés... de votre justice...

—Adieu, blonde Hélène, *flava comia Helena*, dit Olivier de Gheel en caressant de ses doigts osseux et maigres le menton de la belle fille. Je me flatte que vous n'en viendrez pas moins ce soir au bal de notre bien-aimé gouverneur, le comte de Pötemberg... Et, tenez, cela me fait souvenir, qu'il faut que je m'achète un masque chez vous. Bien ; celui-ci me va. Maître Potnick, ajouta le grand baillif en sortant, ne trahissez pas, ce soir, mon incognito, vous qui connaissez mon habit.

—Quo le ciel vous récompense ! dit Potnick à peine remis de sa frayeur et de son trouble ; mais j'ai encore une faveur à vous demander. Ne me sera-t-il pas permis de conduire au bal du Mail, Hélène et mon neveu Charles ? Peut-être serait-ce un moyen d'éloigner encore plus les soupçons ; et puis, ce soir, je compte fermer l'atelier.

—Nous irons au bal, mon père ! s'écria Hélène, dont le front rayonna de joie.

Elle traduisait ainsi à son père la demande muette que lui faisait le regard de Charles.

—Voici un laissez-passer pour vous trois, dit en s'éloignant le grand baillif. Quant à vous, digne Jacob Renetz, vous êtes dans les bonnes grâces du gouverneur. A ce soir donc, et vous verrez vous-même l'effet de votre stoffe, maître Potnick ! J'ose dire que je la porterai glamment ; j'ai pris des leçons de danse de l'ambassadeur de France à La Haye, et j'exécute fort proprement une sarabande !

Olivier de Gheel remonta dans la chaise de cuir roussi qui l'avait amené chez Potnick, et prit avec ses porteurs le chemin du Conseil de ville.

—Embrasse-moi encore une fois, dit Potnick à Charles en mettant dans la main de sa fille la main du jeune homme.

Hélène rougit, elle n'avait jamais senti la pression de cette main.

—Et maintenant, reprit le mercier, Dieu veuille que la tempête n'éclate pas de nouveau et que ce bal où nous allons ne soit pas la cause de quelque malheur.

II

LE BAL

Le reste du jour, qui avait été marqué par de si violentes agitations pour le mercier, fut employé par les deux enfants à chercher dans le magasin de maître Potnick un déguisement pour le bal du gouverneur.

Bouleversé par leur folâtrerie curieuse, l'atelier n'offrit bientôt plus qu'un monceau de robes, de panaches et de dentelles, au milieu desquels ils furetaient dans l'espoir d'y trouver un costume original. Maître Potnick les regardait faire avec Jacob

Renetz, qui venait de partager son souper. Sur la table frugale de maître Potnick figuraient le bœuf tiré du saloir, les hanaps encore pleins et le pain d'épices garni de citrons confits, quand la vieille Gudule revint de chez le grand baillif, pour lequel Potnick venait de se montrer si magnifique contre son gré. En voyant le désordre où se trouvaient les costumes du mercier, elle ne put s'empêcher de froncer le sourcil, car elle songeait sans doute au nettoyage que ce jeu lui préparait pour le lendemain.

— Ne semble-t-il pas que notre maison soit au pillage, s'écria Gudule, et que les lutins d'Utrecht s'y soient donné rendez-vous ? Maudits soient le bal et les enfants des ténèbres ! Au lieu de chanter des psaumes, ils vont écouter les épinettes ; au lieu d'auner de la toile, ils rêvent la mascarade du Mail ! Il ne leur manquait plus que les encouragements de maître Potnick, auquel M. M. les syndics de la corporation des merciers se gardent bien d'offrir désormais une aune d'honneur, en voyant les deux morceaux de celle-ci !

Et Gudule montrait du doigt l'aune d'honneur du mercier, sa superbe aune des dimanches, formant deux bâtons de chaise croisés sur la table.

— Vous êtes sévère, Gudule, pour ces pauvres enfants, dit le mercier ; il faut que jeunesse se passe. Je suis loin d'approuver la violence de Charles, mais il avait une excuse. Hélène, sa cousine, à défaut de ton pardon, lui accorde le sien. N'est-il pas vrai ? ajouta maître Potnick en s'adressant à sa fille.

— A condition que Charles prendra à l'avenir conseil de moi avant de se battre, répondit Hélène. Je ne lui permets pas d'être encore un héros de chevalerie comme ceux que nous lisons le soir ensemble. Charles, cependant, mon père, aurait bonne grâce l'épée au côté, dit elle en montrant le jeune homme, qui venait par amusement de jeter un manteau de velours sur son épaule. Il ressemble ainsi à un de ces cavaliers que vous me montriez, l'autre jour, dans un grand tableau de maître Durer. C'est qu'il serait très-bien avec le reste du costume ! poursuivit-elle en frappant de joie ses deux jolies mains sur le fauteuil du mercier. Où donc est le haut-de-chausses et le pourpoint, Gudule ? Charles, sous ce manteau, aura l'air d'un prince, et, moi, je ferai une jolie princesse, n'est-ce pas, monsieur Renetz ?

L'orfèvre sourit, et le vieux Potnick fit signe à Gudule de tirer d'un large bahut à fermoirs d'étain le déguisement que sa fille demandait.

Tu prendras le tiroir No 3, lui dit-il.

C'était un haut-de-chausses incarnadin, orné de bouffantes et d'aiguillettes d'argent ; il accompagnait un charmant pourpoint fleur de seigle, relevé par des broderies à fleurs. Un chapeau de feutre gris à plume blanche, ainsi que des bottes à entonnoir, ornées de dentelles, complétaient l'équipement. Quand le neveu du mercier eut joint à tout cela une collerette à guipure fermée par deux glands de perles, quand il eut passé dans ses doigts une paire de gantelets brodés d'or, Hélène et le mercier se récrièrent. Jamais peut-être plus complète transformation n'avait existé ; il semblait que Charles et l'habit fussent faits vraiment l'un pour l'autre. La mâle beauté des traits de Charles, l'élégance naïve de sa tournure, la grâce harmonieuse de ses mouvements, éblouirent Hélène comme un jeu de théâtre ou d'optique. Sans le savoir, elle venait d'être la fée ; sa baguette avait opéré un prodige. Enchantée de son œuvre, la fille de Potnick prit elle-même par la main le neveu du mercier, et l'amena à la vieille Gudule.

— Auras-tu encore le courage de le gronder ? lui dit-elle. Vois donc comme il est bien ! comme ce costume lui sied ! Salut à monsieur le prince ! ajouta Hélène en souriant ; je me déclare sa féale et très honorée cousine !

— Le jeune gars, reprit l'orfèvre, ressemble, sur ma parole, à un véritable gentilhomme. Maître Potnick, il ne lui manque que l'épée... En avez-vous une ici ?

— Oubliez-vous, voisin, que, depuis les derniers édits, nous ne pouvons, sans encourir l'amende, garder aucune arme chez nous ? Au bal même, elles sont défendues, depuis je ne sais

plus quelle alternation du prince Guillaume avec son frère... — C'est vrai... je me souviens... Eh bien, que notre héros prenne ses armes ordinaires ; qu'il s'attache une aune en guise de rapière : ce sera le prince de l'aune, le roi du ruban, le stathouder de la mercerie.

Cette plaisanterie de l'orfèvre déplut à Charles ; elle lui sembla un sarcasme. Après avoir jeté un regard dédaigneux sur Jacob Renetz, il lui dit :

— Vous avez pu voir, maître Jacob Renetz, que je n'avais pas besoin d'épée pour me faire rendre justice. J'ose croire que, si on enlevait la leur à beaucoup de gentilshommes, ils se trouveraient plus embarrassés que moi.

— A chacun ses armes, reprit Potnick ; à nous l'aune, à vous le poinçon, maître Jacob. Les états le veulent ainsi, et ils font bien ; nous payons l'impôt, ce n'est pas à nous de nous défendre. Mais n'admirez-vous pas comme Hélène la, bonne grâce de Charles ? Son air cavalier me ragailardit. Dans mon temps, voisin, ajouta tout bas le mercier de façon à ce que le jeune homme ne pût l'entendre, je ne passais pas toutes mes soirées à ranger des aiguillettes et des morceaux de velours. Je me promenais en capitaine sur les quais de Rotterdam ; je causais de leurs voyages avec des marins du port ; j'étais jeune, ingambe ; je n'avais pas alors une fille et un neveu sur les bras !..

— Il vous sera facile, maître Potnick, d'établir Hélène quand vous le voudrez. Vous avez un bon fonds, Hélène est sage, et, quant à votre neveu... Dites-moi donc, à propos, ajouta l'orfèvre en s'interrompant, est-il le fils de votre sœur Anne ou de votre frère feu Potnick, capitaine de la Compagnie des Indes ?

— Je vous ai dit cent fois, reprit brusquement le mercier en se levant de table et comme pour couper court à la conversation, que Charles était le fils de mon frère le capitaine !..

Les marches luisantes du vieil escalier de chêne craquèrent en cet instant ; c'était Hélène qui descendait de sa chambre, vêtue de la robe qu'elle venait de choisir pour accompagner son cousin.

Entre les mille nippes serrées précieusement dans les armoires du digne mercier, Hélène Potnick avait mis la main sur une dalmatique verte à roses d'argent, travaillée sans doute à Venise ; cette espèce de peignoir flottant aminoissait encore la délicatesse de son corsage. Une toque légère posée avec coquetterie sur le côté gauche de la tête, des nœuds couleur de feu à ses manchettes et à sa robe, un collier de perles et une ceinture frangée d'or, tout faisait d'Hélène une de ces charmantes fées de Guyp ou de Rembrandt, éclairant de leur lumineuse beauté le fond d'un atelier ou d'un laboratoire semé d'ombres. Hélène avait vingt ans ; elle était svelte, élancée ; mais ces vives couleurs qui nuancent d'ordinaire la blanche peau des filles de Hollande étaient replacées chez elle par une pâleur mate assez semblable au blanc de la cire. Était-ce l'air de cette boutique qui avait figé son sang ? Cet asile enfumé et cette existence inerte avaient-ils chassé du front de la jeune fille les luxuriants indices de la force et de la vie ? L'étiollement de cette belle fleur avait plutôt sa cause dans un abattement moral, un dégoûtement secret, qu'Hélène eût rougi d'avouer, même à son père.

La présence de Charles dans la maison de maître Potnick avait depuis longtemps changé l'humeur d'Hélène : joyeuse ou chagrine, sa vie n'était qu'un reflet de la vie de son cousin ; elle avait conçu pour lui un amour voisin de l'exaltation. Maître Potnick, sans le savoir, avait excité lui-même cette passion au cœur d'Hélène ; il avait parlé plus d'une fois de mariage, il s'était devant elle enorgueilli de son neveu. La bravoure et le dévouement charment les femmes ; on peut se figurer dès lors l'enthousiasme que la scène de la nuit précédente avait excité dans Hélène. Pour la fille du mercier, Charles était devenu un héros.

— Me trouvez-vous digne de vous, mon beau cousin ? dit-elle en lui montrant son habillement, ou faut-il que, pour accompagner un si grand prince, j'emprunte encore à maître Jaccu ses pierreries et ses bagues les plus magnifiques ?

Après avoir complimenté Hélène sur son costume, Charles, précédé des deux vieillards, qui venaient tous deux de revêtir un demi-bahuta ou domino, allait tirer lui-même le verrou de la porte, quand Hélène, le retenant par son manteau brodé, lui fit observer qu'il lui manquait une chaîne.

—C'est de rigueur, objecta la fille du mercier à son père, qui faisait mine de descendre le perron avec l'orfèvre ; je me souviens, mon père, que, dans le tableau de maître Durer, le jeune cavalier en a une. Notre cher voisin Jacob Renetz, devant la boutique de qui nous passons, nous en prêtera bien une. Vous savez, mon cousin, ajouta Hélène, que maître Jacob Renetz est cité comme l'homme le plus obligeant d'Utrecht !

Cette phrase flatta la vanité de l'orfèvre. Le souper de Potnick et les sollicitations d'Hélène décidèrent Renetz à ouvrir sa porte. Il prit un flambeau et conduisit lui-même la fille du mercier devant un large dressoir, sur lequel se trouvaient divers objets précieux ; des vases, des calices, des coupes, plusieurs chaînes d'un travail assez commun étaient éparpillées sur ce meuble. Hélène en découvrit une admirablement ouvragée et au bas de laquelle pendait un médaillon entouré de perles. Avant que Jacob Renetz eût pu s'opposer à son mouvement, elle prit la chaîne et la passa autour du cou de Charles.

—Bon Dieu ! s'écria l'orfèvre, que faites-vous là, ma belle demoiselle ! Vous choisissez juste la seule chaîne que je ne puisse prêter à votre cousin ! Voilà bien douze ans qu'elle m'a été laissée en gage à Rotterdam, que j'habitais, par un Italien pressé d'un besoin d'argent.

—Elle est digne d'un roi, dit le mercier en examinant la chaîne.

—Elle fait très-bien sur le pourpoint, ajouta Hélène.

—Elle vaut deux cents ducats, et elle est marquée au poinçon de Venise, objecta l'orfèvre.

—Oh ! laissez-la-moi, dit Charles ; laissez-la-moi, cher monsieur Renetz. Ne venez-vous point avec mon oncle à ce bal, et craindriez-vous...

—Je crains tout dès qu'il s'agit d'une chaîne de cette valeur. Ce n'est pas vous, n'est-ce pas, qui me la payeriez, jeune homme ?

—Maître Jacob Renetz, vous humiliez toujours mon cousin. Allons, laissez-lui la chaîne ; mon père, s'il le fallait, vous donnerait plutôt en nantissement cette belle bague qu'il a reçue de Henri de Nassau, notre bon prince, et que vous avez tant de fois admirée au doigt de maître Potnick.

—Qu'il soit donc fait ainsi que vous le voulez, belle Hélène, dit en rechignant l'orfèvre, non que je désire le moins du monde la bague de votre oncle ; et la preuve, c'est que je ne la lui demande pas ; mais vous ne m'empêcherez pas de recommander à ce jeune homme la circonspection la plus rigoureuse... Un coup de main est bientôt fait ; et, d'ailleurs, je vous le répète, cette chaîne n'est pas à moi...

—Je vous en réponds, maître Jacob Renetz, je vous en réponds, moi, votre ami et voisin Potnick, ajouta le mercier. Allez, je vous promets de ne pas perdre de vue celui qui la porte. Dépêchons-nous, car le son des musiques arrive jusqu'ici, et le bal est commencé. Hélène, votre loup. Charles vous donnera le bras pour entrer ; moi, je tiendrai le falot pour vous éclairer.

Nos quatre personnages eurent bientôt franchi la distance qui les séparait de l'hôtel du gouverneur. Après avoir traversé le Mail, où ils rencontrèrent quelques masques munis de torches, car la nuit était profonde, ils monterent les degrés d'un vaste hôtel donnant sur le canal qui conduisait alors à Ouden-Aerd. Les salles de cet hôtel se trouvaient déjà merveilleusement illuminées, la réflexion des feux s'élevait en gerbes folles sur l'eau noirâtre. Sous le vestibule de l'hôtel, il y avait des chaises et des porteurs. Charles gravit les marches de l'escalier au milieu de murmures approbateurs sur la beauté de celle qu'il accompagnait ; il était si joyeux, qu'il ne remarqua pas Frédéric Haven, son masque à la main.

Le baron indiquait du doigt à ses compagnons le neveu du mercier avec des rires ironiques.

Olivier de Gheel et sa femme furent les premiers dominos que Charles rencontra ; il passa rapidement devant les tables de jeu dressées dans les salons du gouverneur. Bientôt apparurent aux yeux du jeune homme les plus étonnantes figures de la ville d'Utrecht, çà et là des échevins, des conseillers, des bourgeois, dont Olivier de Gheel pressait affectueusement la main.

Derrière le neveu du mercier et la belle Hélène, ravie de donner le bras à son cousin, se tenait Jacob Renetz, surveillant les moindres mouvements de sa chaîne avec une cruelle perplexité. L'orfèvre allait dans tous les lieux que Charles visitait, le suivant comme son ombre. Pour maître Potnick, il ne tarda pas à se trouver enveloppé par un flot de masques enrubbés qui lui reprochaient tous des méfaits dont le bonhomme ne pouvait répondre.

—C'est donc toi, maître fripier, lui disaient-ils, qui casses ton aune d'honneur sur les épaules de notre université ? Par Érasme ! tu n'as qu'à bien te tenir !

—Veux-tu jouer quelques ducats contre nous, maître Potnick ? s'écriaient les autres. La chance te favorise, et le grand baillif d'Utrecht est pour toi. On dit que ton neveu doit son salut à la gracieuse intercession de sa cousine. La justice est impartiale, n'est-ce pas ?

—Dis-nous donc, Potnick, reprenaient plusieurs autres qui n'osaient s'adresser directement à Charles, comment se fait-il que ton neveu ait vêtu l'habit d'un prince ? La mascarade est un peu vive, cher mercier. Frédéric Haven, le bâtonné, n'est pas mort, et il peut se battre avec Charles, maintenant que tu l'as fait noble ! Prends-y garde !

—Arrière, médisants et traîtres ! murmura Potnick ; vous ne diriez pas à mon neveu ce que vous me glissez à l'oreille. Race de vipères que ces écoliers ! ajouta le bonhomme en cherchant des yeux Hélène et Charles.

Ils avaient disparu tous deux au milieu de ce bal, Hélène à demi suffoquée par la chaleur et la foule, Charles fatigué déjà de se voir le point de mire des curieux d'Utrecht, qui le reconnaissaient et riaient sous cape en le regardant.

—Malheur sur eux ! dit-il sourdement.

Et il ouvrit une large fenêtre qui donnait sur le canal.

La fenêtre occupait la partie la plus éloignée de l'hôtel, elle éclairait de ses brillantes girandoles l'eau du canal. Charles se pencha en dehors pour respirer. La lune éclairait en ce moment l'eau verdâtre miroitée de tons d'argent. Dans une *schuyt*, sorte de barque à deux rameurs dont la carapace de cuir reflétait alors une pluie de rayons limpides, une voix chantait mélancoliquement la strophe qui suit :

E vero ché son miroetto,
Ma una cosa importa in me...

Ici, le chanteur se tut, la barque frôla les marbres de l'hôtel, il semblait que le mystérieux musicien vint de faire appel à un souvenir qui ne vivait plus. Comme un linceul noir déployé sur la masse blanche de l'onde, le *schuyt* atteignit la pointe du canal, puis s'arrêta. Charles ne l'avait pas quitté de l'œil un seul instant ; il écoutait avidement la voix qui n'avait pas encore achevé une des stances de la *canzone*. Il fallait que cette voix eût pour le neveu du mercier un charme indicible ; car il se pencha vers la *schuyt* arrêtée sur le canal comme un cygne en suspens, et, d'une voix émue, il continua la strophe commencée :

Io son blanco di petto !

—Les souvenirs me reviennent !... Vous le voyez, cousine, dit-il avec transport à Hélène. Un canal comme à Venise, une voix comme à Venise. Oui ! je me rappelle... voyez !

Il finissait à peine ces paroles, lorsque la barque vint frapper de sa proue l'angle de l'hôtel. Un homme en bahuta italien sauta de la *schuyt* à terre ; il paraissait agile autant que

robuste, et il ne tarda pas à gravir les degrés de marbre qui conduisaient aux salles de danse et de jeu. Ce fut vainement que Charles poursuivit sa trace à travers le bal ; le domino généralement adopté par les danseurs, rendit par l'uniformité de sa couleur toutes ses recherches inutiles inquisite elle-même de cette investigation dont le jeune homme refusait de lui avouer le but, Hélène ne tarda pas à recourir au bras de son père en se voyant abandonnée de Charles, qui s'acharnait après la poursuite de l'inconnu. L'orfèvre seul suivait le neveu du mercier, ou plutôt sa chaîne avec une anxiété croissante.

Parcourant plusieurs salles encombrées de joueurs et de lumières, Charles n'avait pas tardé à s'asseoir sur un banc de velours : la fatigue l'accablait. Maître Jacob Renetz lui demanda ironiquement ce qu'il pensait de la fête.

— Je pense qu'il y a, dit Charles, de forts enjeux à cette table. Allons, Jacob Renetz, jouez un peu...

— Moi, jouer ? répliqua l'orfèvre. Je n'ai jamais tenu les dés de ma vie !

— Ni moi non plus, reprit Charles ; mais je suis sûr que si je m'en mêlais...

— Eh bien, voyons, jeune homme, aux innocents les mains pleines. Jouez pour moi à cette table, et nous partagerons les bénéfices.

— J'accepte, répondit le neveu de maître Potnick en saluant d'un geste le domino inconnu qui l'engageait à tenir les dés.

— Voyons cela, dit un cavalier en bahuta bleu, dont la tournure matamore affichait assez l'insolence : voyons un peu ce que ce petit jeune homme va faire.

— Double six ? demanda Charles pour son partenaire.

Le nombre demandé arriva, puis un second, un troisième. La chance favorisa le neveu du mercier à tel point, qu'en moins de dix minutes le bahuta bleu perdit une forte somme. Charles continua, l'adversaire perdit encore.

— Vous vous entêtez, Henri, dit à l'oreille du joueur en bahuta bleu une femme vêtue d'une magnifique robe de brocart et qui tenait son loup à la main, à cause de la chaleur excessive des salons ; il se fait tard, pourtant, et nous devons retourner à notre hôtel... Nous ne sommes ici que d'hier, et vous l'oubliez, et la fatigue du voyage...

— Un moment encore. Marguerite, répondit le cavalier, qui agita son cornet impatientement sans se retourner vers elle.

Charles se prit à considérer la femme qui s'était penchée vers le joueur. La noblesse de son ensemble était admirable, l'éclat de son regard éblouissait. Une châtelaine de diamants pendait au côté gauche de sa robe.

— Henri, dit-elle encore une fois à voix basse en s'adressant à l'homme en bahuta bleu, vous perdez énormément. Savez-vous seulement avec quels gens vous jouez ici ? savez-vous ?...

— Je sais que je perds deux cents ducats, répondit le joueur en se levant.

Il jeta deux bourses d'or sur le tapis, prit le bras de la dame et se perdit dans les groupes du bal.

— Jeune homme, dit le partenaire inconnu de Charles, vous me paraissez un digne seigneur, puisque vous venez de me faire gagner... Que saint Marc et la Madone vous le rendent. Voulez-vous partager ce gain ? Répondez.

La voix de l'inconnu jeta dans un tel trouble le neveu du mercier, qu'il ne répondit pas, et passa sa main sur ses yeux comme pour s'assurer qu'il n'était pas en proie à quelque vertige... Il saisit l'inconnu par le bras, et, se plaçant à quelque distance de l'orfèvre, qui ne cessait de l'observer :

— Qui que vous soyez, dit-il, vous êtes d'Italie, monsieur, vous êtes de Venise ?

— De Venise, jeune homme ? dit avec méfiance l'étranger ; et qui vous a dit que je fusse de Venise ?

— Cet air que vous chantiez sur le canal, il n'y a qu'un quart d'heure... cet air que vous avez commencé, seigneur masque, et que j'ai achevé, moi qui vous parle,

— Que vous avez achevé, vous ? dit à son tour l'inconnu avec une étrange perplexité. Ce n'était donc point un jeu de mes souvenirs, un rêve incertain ? Quoi ! ce serait vous qui tout à l'heure... ?

— Moi-même, répondit Charles en attirant l'inconnu vers un des angles les plus reculés et les plus déserts de la galerie. Cet air n'est resté dans la mémoire, cet air...

— Ah ! te voilà donc, méroier du diable, neveu du ruban et de l'aune ! interrompirent soudain plusieurs masques qui firent irruption de ce côté. Nous te devions une revanche éclatante, galant Achille ! Ton Hélène, grâce à nous, vient d'être enlevée à son digne père ! La barque est partie, et ta belle était dans la barque... Comment vas-tu te tirer de là, prince manqué ?

— Prince ou non, je vous défie tous ! reprit Charles. Je sais trop bien que, tant que maître Jacob Renetz me suit (et le jeune homme indiquait du doigt Jacob Renetz), maître Potnick, mon oncle et ma cousine Hélène ne peuvent être loin. Vous êtes des fanfarons de crime, sans courage et sans vergogne ! Allons, place, enfants battus ! il faut que je parle à cet étranger...

— Insolent ! s'écria Frédéric Haven en se démasquant, ignores-tu donc que les peines contre les agresseurs nocturnes sont aussi sévères que celles portées contre les espions des puissances ? Tu es heureux de n'avoir pas tiré l'épée, Charles Potnick ; mais ton mystérieux patron de cette nuit ne pourra si bien se cacher qu'on ne le découvre ! Le grand baillif Olivier de Gheel a mis à sa piste tous les liniers du Conseil. Serait-ce d'aventure ton mystérieux ami qui t'a mis au cou cette chaîne que le bonhomme Potnick eût mieux fait d'acheter pour sa fille Hélène ?

— Cette chaîne m'appartient, mes jeunes seigneurs, reprit avec un empressement de Juif maître Jacob Renetz, on s'approchant du groupe où se trouvait Charles, et, si vous voulez l'acheter, elle est à vendre...

— Tu mens ! Jacob Renetz, dit l'inconnu à l'oreille du juif, tu mens comme Judas ; cette chaîne n'est pas à toi !

L'orfèvre recula, comme s'il eût senti le contact de Satan lui-même. L'inconnu ajouta quelques mots que Jacob Renetz entendit seul.

— Et maintenant, voici de quoi dégager ta chaîne, dit-il à l'orfèvre stupéfié. Cet or me vient du jeu, je n'en saurais faire meilleur usage. Voyons, compte-le ; y a-t-il bien là deux cents ducats ?

L'orfèvre reçut l'or. Chacun l'entoura, le pressa de questions ; mais, soit que la discrétion fût une des vertus cachées de maître Jacob, soit que les paroles de l'étranger lui eussent inspiré une frayeur réelle, il se hâta de fuir les masques qui l'interrogeaient.

L'inconnu avait entraîné Charles jusque sous le porche de l'hôtel, dont les marches descendaient vers le canal. A la lueur des fallots du bal, il examinait avec attention la chaîne et le médaillon entouré de perles, puis en même temps il regardait le jeune homme ; ses yeux brillaient de joie sous le masque ; il était si violemment ému, qu'il pouvait à peine parler...

De son côté, le neveu du mercier luttait, en regardant l'inconnu, contre un entraînement dont il ne pouvait se rendre compte. L'accent de l'étranger avait plongé Charles dans une torpeur singulière ; il n'en sortit qu'en sentant la main de son interlocuteur détacher l'agrafe de la chaîne qu'il portait au cou. L'inconnu la serra précieusement dans son bahuta, et, s'adressant à Charles après avoir jeté autour de lui un regard inquisiteur pour s'assurer qu'ils étaient seuls :

— Cette chaîne, jeune homme, cette chaîne que l'orfèvre Renetz avait en dépôt, n'est pas à moi, elle est à vous !

Et, voyant que Charles reculait en faisant un geste négatif.

— Oh ! je ne mens point, je ne suis point venu ici pour mentir. Cette chaîne vous appartient, vous dis-je, et je ne fais que vous la garder. Bientôt, je l'espère, vous pourrez répondre, à ceux qui vous reproche d'être le neveu du mercier d'Utrecht, que vous êtes plus noble que la noble maison de Nassau, aussi noble que la maison royale de France ! Vous pensiez être déguisé à ce bal : vous ne l'étiez pas ; vous êtes prince !

Et, comme le jeune homme prenait ces mots pour une ironie, l'inconnu ajouta plus bas :

— C'est moi qui vous ai sauvé cette nuit. Souvenez-vous

de la halle aux Draps. Pas un mot de ceci à maître Potnick et à Hélène ! Adieu ! l'on nous observe, je vous reverrai bientôt.

Il allait se jeter dans la schuyt qui l'avait amené, laissant le neveu du mercier anéanti de surprise, lorsque Charles le vit entouré par plusieurs hommes armés, accourus en foule, et que précédait Olivier de Gheel.

—Par ordre du conseil des états, dit le grand baillif en arrachant le masque à l'étranger, nous vous arrêtons comme ayant voulu tirer l'épée dans les rues d'Utrecht, l'autre nuit contre les étudiants de notre docte université.

—C'est lui ! c'est bien lui ! balbutia d'une voix éteinte maître Potnick en considérant le visage de l'inconnu.

Les genoux du mercier se dérobaient sous lui ; Hélène, à demi brisée de fatigue elle-même, le soutint. La jeune fille avait parcouru inutilement toutes les salles de l'hôtel pour retrouver Charles ; son père ne partageait que trop son inquiétude.

—Enfin te voilà, dit-il au jeune homme d'un air de reproche, pendant que les hommes du grand baillif entraînaient l'étranger à force de rames dans la schuyt.

Et Potnick appuyait sur Charles une main tremblante ; il le couvrait des yeux comme un avaro couvrirait son trésor.

—Qu'est devenue ta chaîne, bon Dieu ? ajouta le mercier en s'apercevant qu'elle n'était plus au cou de Charles.

—Maître Jacob Renetz me l'a reprise, mon oncle.

Ils rentrèrent tous au logis. Le mercier alluma sa lampe silencieusement et conduisit Charles à sa chambre. Une larme se fit jour dans l'œil bleu de la jeune fille quand elle dit bonsoir à son cousin.

Pour le neveu du mercier, lorsqu'il se fut jeté sur l'humble lit qu'il occupait chez Potnick, il murmura :

—Pourtant, si tout cela était vrai !...

III

LE REMPART

Le jeune homme ne put dormir ; la voix du mystérieux domino murmurait encore à son oreille. Charles ne pouvait se rappeler la scène du bal sans éprouver un trouble singulier ; son imagination chancelait devant ce fantôme. Quel était donc cet homme dont le seul accent avait eu le pouvoir de l'étonner, ce magicien qui lui avait prédit l'avenir ? Cette rencontre imprévue jeta bientôt le neveu du mercier dans un monde de pensées. Mille images confuses, enfouies depuis longtemps dans sa mémoire, se dressèrent alors devant sa couche. Il se rappela, comme après un rêve, des particularités curieuses de son enfance, des palais de marbre et de jaspe, des rues solitaires et des canaux différents de ceux de la Hollande ; il entrevit obscurément une seconde ville où il pensait avoir mis le pied dans son enfance, une ville où de grands laquais brodés l'avaient porté longtemps dans leurs bras : cette ville, c'était Venise !

Précisément, l'homme parlait ce dialecte commun aux matelots de l'Adriatique ; sa voix sonore, vibrante, Charles croyait l'avoir entendue avec celle de Potnick. Ce souvenir, si voilé qu'il fût, agitait l'âme du jeune homme, il éveillait en lui mille instincts comprimés jusque-là. En premier lieu, il fallait placer l'ambition, cet élan si vif chez ceux qu'on opprime. Non, ce n'était point le sang hollandais qui bouillonnait dans ses veines, c'était un sang plus chaud, ennemi du calme et de l'indolence, un sang qui lui faisait haïr son état. Que de fois en voyant passer par les rues d'Utrecht les musiques guerrières et les soldats de Henri de Nassau, en voyant fuir au loin dans le brouillard les enseignes déployées de la maison d'Orange et les panaches onduleux des cavaliers, le cœur du jeune homme avait battu !

Dans les rares visites que le mercier faisait à quelques peintres de sa ville, le brave Potnick avait pu remarquer plus d'une fois des larmes de regret dans l'œil de Charles, quand, chez Gonzales Coques ou chez Moreelse, il lui montrait sur la

toile les magnifiques costumes du prince Guillaume ou de quelque seigneur de la maison de Hanau, dont Charles avait l'air d'envier le nom et l'armure. La présence d'un gentilhomme dans la boutique comblait de joie le jeune homme pour la journée. Il ne tarissait pas en éloges sur la richesse de ses broderies ou de sa mise. D'autres fois pourtant, il recevait ces nobles chalandes avec un dépit contenu.

—Pourquoi faut-il que je sois né le fils d'un marchand ? murmurait-il en regardant Potnick, dont le seul aspect faisait crouler ses idées d'orgueil et de fortune.

Plusieurs fois il avait pressé le mercier de lui raconter l'histoire de son père ; mais le bonhomme se bornait alors à répondre en promenant le ciseau à travers la soie ou le velours :

—Votre père, il a fort bien fait de mourir, ma foi ! Feu Potnick, mon digne frère le capitaine, n'aurait pu voir d'un œil indifférent votre aversion pour le commerce, lui qui voyageait de si bon cœur pour les affaires de la Compagnie des Indes ! Il n'y a pas fait les siennes, il est vrai, ajouta le mercier en hochant la tête ; car, il y a douze ans, nous n'avons pas trouvé grand'chose dans sa succession, si ce n'est vous, méchant enfant, qu'il m'a légué.

—Mon père a donc été à Venise ? reprenait ingénument le jeune homme. Je crois me souvenir d'une ville qu'on nomme ainsi.

—Sans doute, et vous n'aviez pas plus de cinq ans. C'est alors que votre père a commencé sa fortune. Vous ne devriez songer à lui que pour travailler... La mercerie est une si belle chose ! Dans quelques années, je vous marierais à Hélène, votre fiancée et votre cousine... et ce serait là une belle enseigne que celle de Charles Potnick, successeur de son oncle et mercier du prince Frédéric-Henri de Nassau ? car il me protège, ce bon prince, et, grâce à mes sollicitations...

La perspective de cet avenir resplendissant aux yeux du mercier faisait le tourment de Charles. Retiré le soir dans sa petite chambre, il y allumait sa lampe pour lire des romans, des livres de chevalerie, qu'il avait soin de cacher, dans la crainte que l'austère Gudule ne les surprît. Les aventures romanesques dont ces pages étaient semées l'exaltaient par instants, et, à force de s'identifier avec les héros dont il lisait la vie, il se persuadait qu'il était lui-même un de ces chevaliers armés de pied en cap comme Roland et trempés du même acier que leur cuirasse. Grimpé sur le fameux hippogriffe, il volait dans le vaste champ de ses rêveries distribuant des coups de lance et de massue.

—Un prince ! s'écria-t-il en se levant sur son lit dans cette insomnie fiévreuse qui avait suivi pour lui la fête ; un prince ! je serais prince, moi qui en avais hier l'habit ! Je pourrais, en jetant mon nom à l'oreille de Frédéric Haven, le faire trembler ! Oh ! si j'étais prince, je serais rude aux matamores et aux insolents ! Ces sortes de gens me déplaisent, et, cette nuit, en voyant s'asseoir devant moi certain joueur en bahuta bleu, qui m'a traité de petit jeune homme...

En ce moment, l'aigre sonnette de la boutique retentit. Charles courut à un judas treillisé en fer, qui lui permettait de voir ce qui se passait dans le comptoir. Il ne reconnut pas sans étonnement la dame qu'il avait remarquée au bal ; elle était accompagnée d'un jeune seigneur de vingt-six à trente ans, vêtu à la dernière mode de France, et dont le port hautain donnait à penser qu'il appartenait à la cour. Il appuyait son gant sur une canne haute, à glands dorés, et peignait de temps à autre avec complaisance la royale brune qui marquait son menton comme une virgule.

—Madame est-elle satisfaite de ce point de Venise ? dit le mercier. Il irait à merveille sur cette robe de brocart. Qu'en pense monsieur ?

—Je pense, mon ami, que vous êtes un malôtru, un malavisé, de m'adresser vous-même la parole. Vous avez là, mordieu ! une charmante fille, à qui vous devriez laisser le soin de montrer la marchandise. Quel est son nom ? Lutine, Pomponette, Ast. Je ? A la cour de France, on raffole de ces noms-là ! Répondez vous-même, la belle, dit-il en lui prenant le menton avec son gant.

Hélène était devenu rouge comme une cerise ; le mercier ne savait quelle contenance garder. La dame jeta un coup d'œil sévère au cavalier, et se hâta de sortir de la boutique.

—Vous porterez cela à l'hôtel même du gouverneur ; c'est là que nous logeons, reprit-elle pendant que Potnick la reconduisait avec force salutations.

Charles, qui n'avait pas perdu un mot de cette scène, descendit alors. Une honte, qu'il n'avait éprouvé jusque-là vis-à-vis d'aucune femme, l'avait empêché de se montrer ; il craignait sans doute qu'en apparaissant aux yeux de la belle visiteuse sous l'humble habit qu'il portait, elle n'eût presque le droit de le mépriser. Les idées d'orgueil qu'avait fait germer en son cœur la conversation de l'inconnu ne lui révélaient que trop la pauvreté de sa condition ; le rire insolent de Frédéric Haven le poursuivait. Cette fois, il avait hésité en entendant les paroles outrageuses du cavalier qui accompagnait la dame. Comment l'aborder sans être son égal ? comment le provoquer, lui qui n'avait pas d'épée ? L'aune lui paraissait déjà une arme vulgaire ; il avait regardé rapidement la brillante rapière que l'orgueilleux chaland de Potnick portait au côté. La veille, il n'eût pas balancé ; cette fois, il était irrésolu.

—Bientôt, m'a dit le domino, je pourrai me venger ; je suis plus qu'un noble, je suis prince !... Allons ! je ne suis qu'un fou, reprit-il tristement en descendant l'escalier de maître Potnick. N'est-ce pas la voix de mon oncle qui m'appelle ? Cet inconnu se sera joué de moi ! Il est d'ailleurs en prison, et je ne le verrai plus.

Le mercier reçut Charles d'un air plus sévère que de coutume ; il lui commanda d'un ton bref de porter l'étoffe à la dame qui venait de sortir et dont il lui remit l'adresse. Il semblait que, par cette commission donnée à son neveu, maître Potnick voulût éloigner de chez lui un témoin importun et se rendre libre. En effet, dès que Charles fut parti, son paquet soigneusement ployé sous le bras, le mercier prit son manteau, et, couvrant sa tête d'un feutre à pompon noir, il se dirigea vers la rue des Ormes, au bout de laquelle était la prison de la ville.

Hélène éprouva un grand serrement de cœur en voyant partir son cousin ; la beauté de la dame alarmait étrangement son cœur naïf. Elle avait remarqué avec surprise que Charles n'était point descendu ; elle l'avait vu, en outre, coller son visage au judas du plafond, manège dont, jusque-là, il ne s'était pas encore rendu coupable. Pendant ce bal, où il devait ne pas la quitter, il l'avait laissée seule et chagrine au bras de son père. Quel était le domino après lequel il avait couru ? Le soupçon se glissait comme une pointe acérée dans l'âme de la jeune fille. Charles, au retour du bal, s'était montré réservé avec elle ; il lui avait à peine souhaité le bonsoir, à elle qui désirait tant s'entretenir avec lui ! Hélène dévorait encore ses pleurs quand le neveu du mercier souleva le heurtoir de l'hôtel du gouverneur.

Un petit nègre, à jaquette dorée sur toutes les coutures, lui demanda son nom, et ne tarda pas à l'introduire. Après avoir passé par plusieurs chambres chaudement tapissées, où quelques tulipes s'épanouissaient dans de beaux vases du Japon, le neveu du mercier trouva la dame en question assise auprès d'une petite table, sur laquelle étaient éparses plusieurs lettres. Le seigneur qui l'avait accompagnée le matin chez Potnick se promenait d'un air agité dans la chambre, pendant qu'elle finissait d'écrire une épître qu'il lui dictait. Charles se tint debout à l'entrée ; les deux personnages avaient l'air de ne pas l'apercevoir.

—Votre mère, reprit le cavalier en fronçant le sourcil et en regardant la dame, votre mère, Marguerite, est tombée malade bien al à propos ! N'importe ! nous partirons ; oui, sous peu de jours, demain, peut-être. Moi qui comptais me faire ici au jeu ! Comme cela tombe ! dit-il en froissant entre ses mains une lettre timbrée de France. Qui vient nous troubler ? s'interrompit-il d'une voix sourde.

—Ah ! c'est votre robe, reprit-il en voyant Charles, à qui il sourit d'un air contraint, la robe de brocart que vous venez

de marchander tout à l'heure. Le prudent mercier s'est gardé, ma foi, de m'envoyer sa jolie fille. Son commis n'est pas cependant, sur ma parole, aussi rustre que je l'aurais cru ! Il porte les cheveux à la française !

—Je ne suis point le commis de maître Potnick, répliqua Charles avec humeur, je suis son neveu.—Voici l'étoffe que vous avez choisie, madame, continua-t-il respectueusement en posant le paquet sur un escabeau près de la dame.

Elle examina la robe d'un air distrait, puis ses yeux se portèrent sur le jeune homme. Peut-être sa tournure et l'élégance naturelle de ses mouvements valurent-elles à Charles ce coup d'œil flatteur, la grâce du jeune homme et ses manières formant un contraste réel avec son état. Cependant la persistance de ce regard devint bientôt pour lui de l'inquisition.

Le neveu de Potnick crut s'apercevoir que la dame n'était pas exempte elle-même d'un certain trouble en examinant ses traits.

Il lui fallut bientôt répondre aux questions pressées qu'elle lui adressa, question dont il ne pouvait s'expliquer l'intérêt chez une personne d'un rang aussi élevé que lui paraissait celui de la dame. En l'interrogeant, cette femme pâlisait et se troublait par intervalles ; on eût dit qu'elle avait peur. Elle se remit en entendant le jeune homme lui dérouler un roman qu'il inventa ; car, plutôt que de paraître humble et satisfait de son sort, plutôt que d'avouer ingénument la vérité, Charles se rejeta sur le thème ordinaire en pareil cas, sur des malheurs de famille que son père, riche bourgeois d'Utrecht, aurait éprouvés. Il ne voulait pas que la dame le soupçonnât d'être chez Potnick depuis longtemps : il finit par lui avouer que, sans Hélène, sa cousine, il n'y serait pas entré.

—Vous êtes un garçon d'esprit, jeune homme, reprit le cavalier ; voilà une fleur élevée en serre chaude par son digne père, jusqu'au grand jour de l'hymen. C'est une tulipe de Harlem que cette Hélène, une vraie tulipe, pour laquelle le digne mercier craint sans doute les vents du nord ! Vous aimez votre cousine, c'est édifiant, jeune homme. Il faut venir en Hollande pour voir ces choses-là ! Voici vingt-cinq ducats, le prix de la robe de ma femme.

—Sa femme ! murmura Charles avec un soupir mal étouffé, sa femme ! Oh ! puisse-t-il mentir ! car je sens aux battements de mon cœur que cette femme m'a charmé. Cette femme, fût-elle vraiment une grande dame, je l'aime !

Et, considérant la dame sans même avancer la main vers la bourse que le cavalier lui offrait, Charles admirait cette beauté nouvelle pour lui, la beauté d'une étrangère.

La personne que le neveu du mercier contemplant ainsi était douée, en effet, d'un attrait de figure particulier ; elle était noble, imposante. Elle avait à peine vingt-sept ans. Sa toilette était des plus distinguées, quoique fort simple ; elle portait, en revanche, de superbes bagues aux doigts. L'éclat de ses yeux était si fier, qu'en rencontrant son regard Charles fut plus d'une fois obligé de baisser le sien. Aux nombreux domestiques qui l'entouraient, le neveu du mercier jugea qu'elle était riche et traversait sans doute la Hollande seulement pour son plaisir. L'atmosphère embaumée de cette chambre, son contraste avec le magasin de Potnick, la resplendissante figure qu'il avait devant les yeux, tout fit éprouver au jeune homme un tressaillement pareil à celui d'une secousse électrique. C'était la première fois que Charles se trouvait devant une personne de condition ; il ne l'entendit pas sans une respectueuse frayeur appeler par son mari *madame la duchesse*. Abîmé dans une muette admiration, il la regardait encore, lorsque le duc lui prit arrogamment le bras en lui disant :

—Partez, jeune homme, on vous a payé.

Ces mots arrachèrent le pauvre enfant à son rêve. Il reprit la toile dans laquelle il avait enveloppé la robe, reçut l'argent du duc d'un air honteux, et ne respira que lorsqu'il fut dans la rue.

Le coup était porté ; Charles Potnick aimait. Il faut avoir vécu dans l'obscurité d'une retraite, dans l'humilité d'une profession, pour concevoir l'éblouissement d'une pareille entrevue.

Fatalité ou bonheur, l'image de cette femme s'était incrustée dans l'esprit du jeune homme aussi vite que l'empreinte d'une bague sur de la cire. Depuis le bal, et surtout depuis les confidences de l'inconnu, ses idées étaient changées. Il s'indignait de la vie paisible et méthodique qu'il menait chez le mercier ; il rêvait la fatigue et les voyages. Un flux de pensées nouvelles inondait son cerveau ; il déclarerait en rentrant ses intentions à maître Potnick et à sa fille : l'état de mercier ne pouvait lui convenir. Tout en marchant, il se prit à rêver aux moyens de retrouver le masque qui lui avait parlé la veille. Evidemment, cet homme avait sur lui l'œil ouvert du fond même de sa prison ; mais comment le voir ? comment lui parler ?

Il lui restait à peine quelques pas à franchir pour regagner la *Plume rouge*, quand il vit des ouvriers qui scellaient d'épais barreaux à la fenêtre de sa chambre, donnant, comme on le sait, sur la ruelle. Maître Potnick, les bras croisés, les regardait faire et semblait s'applaudir intérieurement de sa nouvelle précaution. Il fut décontenancé en se voyant surpris par son neveu dans cette sorte d'opération militaire.

— J'aime à voir, dit le jeune homme, pâle de surprise, la sollicitude de mon cher oncle pour son neveu. Craint-il, d'aventure, que je ne m'échappe de son logis ?

Le mercier ne répondit pas.

— Suis-je donc une jeune fille, reprit Charles, pour qu'on prenne de moi plus de soin que de ma cousine ? En vérité, mon oncle, vous me donneriez à croire que vous voulez me rendre insupportable le séjour de cette maison ! Parlez... Je vous gêne, peut-être... En ce cas, je ne serai pas long à prendre mon parti. Dès ce soir, je partirai...

— Me quitter ! partir ! balbutia le digne homme en le reconduisant tout ému dans sa boutique. Me quitter, ingrat. Que t'ai-je donc fait ?

— Rien, oh ! rien, maître Potnick, poursuivit-il avec ironie, si ce n'est de me garder ici, comme un geôlier ; il semble que cette maison soit une citadelle !

— Plût au ciel ! reprit le mercier, que ma maison ressemblât, pour les verrous, à celle du Steen, à Anvers ! Je pourrais dormir paisiblement, tandis que, grâce à vous... D'ailleurs, ajouta Potnick, j'ai mes raisons...

— Et lesquelles, mon oncle ? demanda d'un air impérieux le neveu du mercier, habitué jusqu'alors à trouver dans son oncle peu de résistance.

— Elles me regardent seul, murmura Potnick en insistant sur ce dernier mot ; je n'en dois compte à personne... fût-ce au prince Henri lui-même. Qu'il vous suffise de savoir que la justice d'Utrecht devient de jour en jour plus rigoureuse... A bon trésor, bonne garde, et le magasin de la *Plume rouge*...

— Serait-ce pour votre or que vous craignez ? reprit le jeune homme. Il me semble que je suis assez robuste pour mettre en fuite les voleurs. Je vous ai prouvé...

— Il y a ici, reprit Potnick l'œil égaré, un trésor mille fois plus précieux ; il y a...

Le mercier s'arrêta lui-même, comme s'il eût craint d'en dire davantage. Gudule survint toute pâle ; elle apportait sur un plateau un verre d'hydromel, que Potnick but d'un trait. Il semblait vraiment qu'une lutte intérieure brisât l'âme du mercier ; car il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit dans son large fauteuil de cuir, et il appuya son front sur sa main.

— Personne, répondit Gudule. La visite de mon digne maître à la prison des Ormes n'a pas pas, d'ailleurs, été longue.

— Et qui t'a dit que je sois allé à la prison des Ormes ? répliqua le mercier d'un ton brusque. Allons, laisse-nous ; contente-toi de nettoyer les gonds et les serrures. Je n'aime pas que l'on m'espionne, moi.

Et, tournant le dos à la vieille servante, qui se retira d'un air attristé, maître Potnick ferma lui-même sa porte en dedans ; le jour tombait et le bruit des voitures devenait plus rare dans la rue.

Charles s'était assis près du comptoir. Il crut voir une larme sillonner la joue du mercier.

— Vous pleurez, mon oncle ? Vous aurais-je blessé sans le vouloir ? Misérable enfant que je suis ! reprit-il dans un mouvement de colère enfantine contre lui-même.

Le mercier voulut parler, mais il ne put articuler aucun son. Il étreignit Charles avec force contre sa poitrine.

— Me quitter ! partir ! Oh ! ce serait tuer Hélène et moi ! murmurait Potnick en sanglotant.

— Rassurez-vous, mon oncle, je ne vous quitterai pas ; je n'oublierai jamais que c'est à vous que je dois ce que je possède... Oui, votre maison sera la mienne ; oui, je vous promets de n'en plus sortir sans vos ordres. Voici, continua-t-il en versant sur le comptoir du mercier les vingt-cinq ducats qu'il avait reçus, voici le prix de la robe que vous avez vendue aujourd'hui à cette grande dame... Ses laquais ont refusé de me dire son nom ; mais elle est bien belle, reprit mélancoliquement le jeune homme.

— Plus belle qu'Hélène ? reprit le mercier ; j'en doute, car je l'ai vue ce matin. Vous aimez ce qui éblouit, je le vois : un rang, une belle livrée... Tout cela, continua le mercier, ne vaut pas une bonne maison de marchand solide sur ses pilotis... Allez, mon neveu, allez, quand vous deviendrez mon gendre... Mais laissez-moi achever mes comptes, car Gudule allume en ce moment ma lampe, ajouta d'un air grave et chagrin maître Potnick. Tout est bien fermé ; vous pouvez remonter dans votre chambre...

Le jeune homme ne se fit pas répéter l'invitation ; il gravit l'escalier de chêne et se trouva bientôt dans son humble appartement.

Il n'y avait guère que les mains d'une femme qui eussent pu rassembler délicatement en ce lieu étroit les charmantes fleurs qu'il y trouva, et dont le parfum le plongea bientôt dans une rêverie douce et paisible. Charles, à bon droit, soupçonna sa cousine Hélène d'avoir dépeuplé pour lui le modeste jardin de maître Potnick. Ces divers bouquets étaient disposés avec un tel art et une telle patience, qu'une fille de Hollande pouvait seule avoir marié leurs nuances et leurs couleurs. Ils cachaient de leur mieux les épais barreaux dont la vigilance du mercier avait tout récemment protégé la chambre de Charles contre toute équipée nocturne. Cette attention d'Hélène émut le jeune homme ; il ouvrit la fenêtre et respira quelque temps le parfum de ce jardin improvisé.

Il se disposait à descendre pour remercier sa cousine, lorsque le bruit d'une pierre lancée dans sa chambre le fit retourner.

Le brouillard et l'obscurité enveloppaient la rue au dehors ; à l'intérieur, une petite lampe éclairait seule la chambre. Le neveu du mercier ramassa la pierre ; elle était enveloppée d'un papier et venait de glisser entre les barreaux. Charles développa la lettre et parcourut avidement les lignes suivantes :

« Trouvez-vous ce soir à dix heures sur les remparts. Une personne qui désire vous parler vous attendra. Cette personne est sûre et fidèle. »

Il n'y avait aucune signature à ce billet, écrit à la hâte et au crayon. Charles se pencha vers la ruelle et il n'entendit aucun pas ; son œil plongeait vainement dans l'épaisseur du brouillard. Résolu à ne pas manquer à ce rendez-vous, quelles qu'en fussent être les suites, il souffla sa lumière et se disposa comme de coutume à enjamber la fenêtre. Mais, cette fois, il se trouva arrêté par les barreaux.

— C'est peut-être de la part de la duchesse, pensa Charles. Oui, ce matin... ses regards fixés sur moi... Elle a peut-être une mission secrète à me confier...

En se parlant ainsi, le jeune homme essayait de desceller les barreaux de fer. Le ciment était encore frais ; ils cédèrent bientôt.

— Et maintenant, adienne que pourra ! dit-il en se laissant glisser dans la ruelle.

Le vent s'enjouait dans son manteau et fouettait les lan-

ternes des rues qui éclairait à peine la course rapide du jeune homme.

Arrivé sur le rempart, Charles promena son regard sur la plate-forme ; il aperçut une longue robe noire qui venait à lui.

— Vous êtes fidèle au rendez-vous, dit une voix assourdie par la barbe du masque. Votre bras, jeune homme ; ne tremblez pas.

Le neveu du mercier reconnut la voix du bal.

— Il faut me suivre, ajouta la voix.

— Seigneur masqué, dit Charles, j'ignore qui vous êtes. Avant de vous donner la main je dois savoir votre nom.

— Mon nom, vous le saurez quand nous serons arrivés ; la voiture est là... Partons.

— Une voiture ! bon Dieu ! s'écria le neveu du mercier ; c'est un piège que vous me tendez, monsieur !

— On ne vous tend pas de piège. Venez, le temps presse, et mes hommes attendent à la porte Blanche...

— Vos hommes ! Encore une fois, prétendriez-vous m'en lever ? Allons, soyez généreux : vous voyez que je n'ai point d'armes.

Moi, j'ai une épée pour vous défendre, reprit le masque en écartant les plis de sa robe ; quiconque oserait vous toucher mourrait !

— Mais expliquez-moi...

— Cela est inutile à cette heure... Plus tard nous verrons...

— Mon Dieu ! que dira Potnick ? que dira Hélène ? s'écria le jeune homme en levant les bras au ciel avec désespoir. Oh ! ce serait les tuer tous deux, m'a dit Potnick ! Cela serait infâme ! Non, monsieur, non, je ne vous suivrai pas ! je resterai !

Et, en parlant ainsi, il essayait de dégager sa main de celle de l'inconnu, qui cherchait à l'entraîner. Il lui résistait avec cette force que le désespoir seul peut donner. L'inconnu fit signe à deux hommes cachés par les palissades qui hérissent en cet endroit la plate-forme. Le neveu du mercier se vit en un clin d'œil roulé dans son manteau et porté rapidement jusqu'à la portière d'un carrosse attelé de quatre mules. La nuit était noire ; pas une étoile ne luisait. Ces deux hommes montèrent sur le siège de la voiture, l'inconnu resta seul dans l'intérieur avec Charles, qui était tombé sans force sur les coussins à la suite de cette lutte...

IV

VOYAGE

Lorsque Charles rouvrit les yeux, la lune, dégagée de lourds nuages, envoyait aux prairies qui avoisinent Lexmond ses lueurs molles et tristes ; son compagnon s'était débarrassé de son masque, comme s'il n'eût plus rien à craindre. Toutefois il mettait de temps en temps la tête à la portière du carrosse, emporté de toute la vitesse de ses chevaux, pour voir s'il n'était pas poursuivi.

Le neveu du mercier le considérait attentivement.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, dont le visage, bruni par le soleil des tropiques, exprimait la résolution et l'énergie. Son ensemble avait quelque chose de celui du lion, surtout quand il secouait sur son front une large crinière de cheveux retombant en mèches grises sur son cou. Une énorme balafre ornait sa joue droite ; les vêtements usés qu'il portait sous sa robe tombaient, du reste, en lambeaux, et à sa barbe inculte on pouvait voir qu'il était peu soigneux de sa personne. Il ressemblait à un de ces reîtres en guenilles si habilement sculptés à l'encre par Callot.

En l'observant de près, Charles s'efforçait en vain de rattacher un souvenir à cette figure. L'inconnu avait gardé avec le neveu de Potnick un profond silence ; il s'était contenté d'écartier les rideaux de cuir du carrosse pour que l'air du soir ranimât par sa vivacité le jeune homme presque évanoui.

— Où suis-je ? murmura Charles d'une voix faible, en le regardant aux pâles clartés de la lune. Où m'entraînez-vous ? Parlez !

— Dans un pays, jeune homme, où l'on vous attend avec une vive impatience. Par malheur, les chevaux de Hollande ne sont guère expéditifs, et je ne crois même pas que les barques...

— Mon Dieu ! serons-nous donc longtemps en route ?

— Dix jours, à peu près. Il y a cent quinze lieues.

— Où me conduisez-vous ?

— A Paris.

— A Paris ? C'est une ville dont maître Potnick m'a parlé. Qu'y veut-on faire de moi ? Dites ; j'aurai le courage de tout entendre.

— Dans deux heures, nous trouverons à Gorcum des chevaux sellés. Là, si vous le voulez, nous ferons halte, car une lettre m'attend à Gorcum... une lettre de votre mère.

— De ma mère ? Hélas ! je ne l'ai jamais connue. Vous me trompez, monsieur ; ma mère est morte, morte en me donnant le jour, mon oncle me l'a dit assez de fois.

— Votre mère existait ; c'est auprès d'elle que je vous conduis.

— Oh ! c'est un rêve ! Comment se fait-il que vous la connaissiez mieux que moi, vous qui me parlez ? Pourquoi m'aurait-elle chassé, exilé loin d'elle, cette femme que j'eusse aimée comme j'aime le ciel ? Quelle faute ai-je donc commise pour qu'en naissant elle m'ait ainsi repoussé ?

— Vous demandez quelle faute, jeune homme ! reprit l'étranger en promenant sur Charles un regard voilé de larmes. Il est juste que vous sachiez ce qu'ils ont fait contre vous, et ce que pour vous un seul être au monde a tenté. Je dois vous dérouler un drame affreux ; mais vous l'écoutez pour aviser aux moyens de combattre la méchanceté de vos ennemis. Votre nom est Tancrede ; celui de votre père, c'est Henri, prince et duc de Rohan !

— Fils d'un prince ! murmura le pâle jeune homme. Que ce soit mensonge ou vérité, je vous écoute, continua-t-il en relevant le front avec fierté.

— Fils d'un prince, poursuivit son compagnon en cherchant à lire dans les yeux de celui qui l'écoutait. Oh ! n'en-viez pas ce titre, il a coûté d'assez rudes épreuves à votre mère.

Il ajouta bientôt, en pressant les mains de Tancrede entre les siennes :

— Votre père fut un grand capitaine ; il compta parmi ses alliances les maisons royales de France, d'Ecosse, de Lorraine et de Savoie. Redoutable quand il combattit son maître, plus grand lorsqu'il le servit, il a traité d'égal à égal avec le trône. Obligé de faire, avec la cour, un traité par lequel le roi de France consentait à lui rendre tous ses biens, qui avaient été confisqués, votre père souscrivit aux conditions que lui fit son maître ; il sortit du royaume et se retira à Venise. C'est là qu'il devait demeurer, jusqu'à ce qu'il plût à la France de le rappeler. Le roi ne lui avait pardonné sa révolte qu'à regret ; en revanche, le sénat de Venise le combla d'honneurs. Choisi par lui pour général de la république, Henri de Rohan devint presque un doge. Vous avez, Tancrede, essayé vos premiers pas dans cette ville ; le ciel d'Italie, sous lequel je suis né, moi qui vous parle, fut le premier ciel qui vous sourit. Cependant vous n'aviez pas reçu le jour dans la ville où la politique cauteleuse de Richelieu avait exilé votre père, le chef du parti protestant en France, l'homme dont le parlement de Toulouse avait mis la tête à prix et fait exécuter la sentence en effigie ! Ce fut dans un voyage entrepris en France par la duchesse votre mère que vous naquîtes à Paris, dans une misérable chambre du Marais que je vois encore... Le duc de Rohan voulait acheter du Grand Seigneur le royaume de Chypre ; il prétendait en faire un asile assuré pour ceux de son parti. Il résolut d'envoyer la duchesse à Paris, pour y consommer la vente d'une partie des biens qu'il avait en France. La grossesse de sa

femme, loin de le détourner de ce projet, ne servit qu'à l'y confirmer davantage. Il comptait sans doute qu'elle serait mieux soignée et mieux traitée en France que partout ailleurs. Un vieux sénateur vénitien, dans lequel votre père avait confiance, recevant un jour de lui la confidence de ce dessein, lui représenta que, si la duchesse ne prenait pas les précautions nécessaires pour que la cour n'eût aucune connaissance de son accouchement, le cardinal de Richelieu ne manquerait pas de donner des ordres pour qu'on se saisît de l'enfant, surtout si c'était un garçon, et qu'il le ferait élever dans la religion catholique. Par cette abjuration forcée, le cardinal, ajouta le sénateur, ôterait aux huguenots l'espérance de trouver en lui un chef capable de marcher sur les traces de Henri de Rohan, son père. Le duc fut frappé de la réflexion du sénateur ; il avait appris à connaître Richelieu. Il convint avec la duchesse qu'elle arriverait et accoucherait à Paris le plus secrètement qu'il lui serait possible. J'étais lié à votre père par io

princessa Marguorite, sa fille unique, votre mère ne quitta pas cette ville sans un amer chagrin ; elle y laissait le duc, qu'elle aimait et admirait. Marguerite était alors âgée de quatorze ans. Je la vois toujours, c'était une enfant blonde et riieuse, cependant elle pleura comme sa mère en quittant Venise, mais sa gaieté reprit bientôt le dessus pendant le voyage ; elle fut seulement surprise de ce qu'au lieu de descendre à l'hôtel de Rohan, la duchesse se logeât, en arrivant, dans une maison écartée dont je devins le gardien sévère. Elle y demeura cachée pendant tout le temps de sa grossesse. J'étais seul auprès d'elle, seul avec une fille de chambre que la duchesse avait amenée de Venise. Pendant l'accouchement, Marguerite, votre sœur, se tenait dans une pièce voisine. On ne lui cacha point que la duchesse venait de lui donner un frère, mais en lui recommandant, comme aux autres personnes dont la présence était nécessaire, un secret inviolable. Marguerite de Rohan pleura de joie.



“Votre mère, Marguerite, est tombée malade bien mal à propos.”

souvenir d'un grand bienfait. Après la malheureuse journée de Villeggio, à la suite de laquelle le sénat l'élut général, je ne trouvais sans pain, sans emploi dans cette république, alors l'alliée de la France. Votre père m'y attacha à son service, sa maison me fut ouverte, et dans peu je devins son écuyer. Le duc m'estimait ; il savait mon zèle, mon courage ; il avait pu se convaincre que je n'étais pas un ingrat. Moi, je l'aimais, Tancrede ; il m'avait sauvé de la misère, de la honte peut-être. Qui sait si je ne me serais pas fait espion, comme tant d'autres, dans cette ville de Venise, où la délation est une loi ? Je suivais partout le duc de Rohan, au conseil, où il siégeait près du doge ; à l'arsenal de Venise, auquel il avait donné son épée comme un symbole de victoire. Il lui fallait un homme résolu pour accompagner la duchesse dans le périlleux voyage qu'elle allait tenter : ce fut moi que votre père choisit. Réfugié à Venise pendant les troubles, avec la jeune

—Un frère ! s'écria-t-elle, un frère ! Oh ! ma mère, bénissons Dieu !

—Elle se jeta à genoux auprès du lit ; elle remerciait le ciel, elle embrassait tour à tour vos petites mains et celles de la duchesse...

—Ma sœur ! j'aurais une sœur ! interrompit le jeune homme.

Cette révélation semblait le plonger dans d'inexprimables délices.

L'Italien continua :

—Le secret de votre mère fut si bien gardé, que ni le cardinal ni la cour n'en eurent connaissance. Vous fûtes baptisé sous le nom de Tancrede, à la paroisse Saint-Paul... La duchesse attendit trois ans que des circonstances plus favorables lui permissent de vous ramener à Venise ; son plus cher désir était de vous présenter au duc Henri de Rohan,

vosre père... Quoique Richelieu le comblât de prévenances et voulût déjà le rappeler pour traiter avec les Suisses et les Grisons, au sujet de la guerre l'Espagne qu'il méditait, le duc ne jugeait pas encore à propos de revenir. Nous partîmes de Paris ; vosre père vous vit, vous reçûtes à la fois ses larmes et ses caresses. Le duc voulait rester à Venise ; ses craintes s'étaient fortifiées, et il tenait plus que jamais à vous fuir et lever secrètement. Les conseils de ce sénateur, et surtout l'exemple de deux illustres familles de la Romagne, qui, durant la tyrannie des Valentiuis, cachèrent ainsi leurs enfants pour les sauver, le déterminèrent à vous tenir loin de Paris et de Richelieu. Sur ces entrefaites, il reçut des lettres de France. Ce qu'il eût refusé au ministre, Henri de Rohan l'accorda au roi : il accepta le commandement de ses armées et battit les Espagnols dans la Valteline. Durant ce temps, vous demeuriez à Venise, Tancrède ; c'est à moi que vosre père vous avait confié... Je ne vous peindrai point la douleur qu'il éprouva en vous quittant ; il vous baigna de pleurs en appelant sur vous les bénédictions du ciel. Au moment du départ, il vous passa au cou la chaîne qu'il portait lui-même. Cette chaîne, c'est celle que vous aviez à ce bal, l'autre soir. Il y attachait une importance tellement superstitieuse, qu'il me fit jurer de ne jamais vous la faire quitter.

— J'emmené avec moi la duchesse, me dit-il ; Priolo, vous serez le seul tuteur de Tancrède. Dans peu, je l'espère, nous nous retrouverons, et Dieu veuille qu'alors il n'y ait plus en France de tyran ni de ministre ! Si je t'ai choisi, c'est que tu n'es pas calviniste ; les puissances catholiques s'alarmeront donc moins de ton séjour dans leur ville. On croira que Tancrède est ton propre fils, et cependant, ajouta le duc, jure-moi sur ton Dieu de ne jamais lui faire quitter une religion qui fut toujours celle de ma famille. Adieu ! Souviens-toi que je te laisse mon plus cher trésor !

Il partit aussitôt, avec la duchesse et Marguerite. Vous étiez trop jeune, Tancrède, pour comprendre alors l'étendue de ce malheur. Je vous emportai dans mes bras jusqu'à mon gîte, et, là, moi qui crois à la vierge, j'allumai l'humble lampe qui se balançait devant son image.

— Veillez sur mon fils, chère patronne ! m'écriai-je.

Et vous fûtes mon fils, Tancrède ; je vous appris le rude apprentissage du marin, j'accoutumai vos membres délicats à la marche et à la fatigue. Que de fois vous avez couru vers Fusine ou Murano, sous le vent de ma grande voile latine, écoutant des vers de Pétrarque ou de Torquato, que je chantais ! Je me prenais alors à vous regarder avec amour, et, en vous voyant si beau, je songeais à vosre père, le grand capitaine ! Un jour, je vous fis toucher de vos faibles mains la lourde épée que le duc avait donnée à l'arsenal de Venise ; un éclair brilla dans vos yeux, Tancrède, un éclair qui aurait pu me trahir ! Depuis quelque temps, en effet, la présence d'un nouvel ambassadeur de France vendu au cardinal de Richelieu me glaçait de crainte ; je tremblais que l'espionnage ne se fit maître de mon secret ; j'avais peur de mourir et de vous laisser sans scutien. La duchesse m'écrivait, elle parlait de vous faire venir ; vous étiez alors dans vosre sixième année... De nouvelles persécutions suscitées à vosre père devinrent bientôt pour vous un nouveau motif d'exil. La malheureuse femme se résolut à entreprendre un voyage, ne fût-ce que pour vous serrer une fois encore entre ses bras ; elle me prévint du lieu de notre entrevue. C'était en Hollande, à Rotterdam. Son mari comptait sur l'appui du prince d'Orange. En ce pays, du moins, les partisans du duc de Rohan étaient nombreux ; là, Richelieu était haï. Avec cet avis, vosre mère me faisait passer quelque argent, mais le duc en manquait lui-même ; il s'était trouvé retenu dans la Valteline. Les faibles ressources dont il pouvait disposer en vosre faveur furent bientôt épuisées.

Ce fut donc sous le double poids de la douleur et de la misère que je m'embarquai pour la Hollande. Nous avions à peine de quoi payer le voyage, Tancrède, mais vous ne pouviez vous apercevoir du besoin. A peine débarqué à Rotterdam,

épuisé de faim et de fatigue, je cherchai vainement vosre mère. Une lettre de vosre sœur m'apprit, au bout de trois jours, que la maladie faisait renoncer la duchesse à ce voyage. L'homme qui me remit cette lettre, c'était le jeune comte Henri de Chabot, cadet de la branche de Jarnac, qui était chargé de ce message. Il me parut étrange que vosre mère eût mis un tiers dans la confidence. Il vous considéra avec attention, m'enveloppa longtemps de questions adroites, auxquelles je ne crus pas devoir répondre ; puis, voyant que j'opposais un froid silence à ses protestations d'amitié et d'intérêt pour vous, il me dit qu'il repartait la nuit même, satisfait d'avoir rempli la mission délicate dont mademoiselle de Rohan l'avait chargé.

— Je suis dans le secret, ajouta Henri de Chabot ; que Dieu vous protège ainsi que Tancrède ! Si vous êtes dans le besoin, seigneur Priolo, voici vingt pièces d'or ; c'est tout ce que je possède.

J'acceptai la somme : elle me dégageait d'un remords horrible, qui m'étreignait l'âme depuis trois jours. En touchant le port, j'avais engagé la chaîne de vosre père, pour un seul jour seulement, chez un orfèvre... C'était mal, je le sais ; mais vous aviez faim, vous aviez soif... mon cœur se fondait en entendant vos sanglots ! L'or de cet homme m'avait presque réconcilié avec sa figure, sur laquelle j'avais cru lire la perfidie et la lâcheté. La chaîne me revint à la mémoire, et, bien que la nuit fût venue, je m'acheminai avec vous vers la demeure de l'orfèvre, nommé Jacob Renetz. A peine avions-nous tourné le coin de l'Amirauté, à quelque distance du quai de la Meuse, que je me vis assailli par cinq ou six hommes masqués, qui, se jetant sur moi à l'improviste, me portèrent de coups et m'étendirent sur la place. Pendant cette tuerie, où j'appelais vainement du secours, l'un de ces misérables se pencha sur moi, me fouilla et m'enleva ma bourse et mes papiers... malgré le sang qui coulait abondamment de mes blessures, me cramponnant alors à la muraille, je me soulevai, je voulus courir, en vous voyant au pouvoir de ces ravisseurs. Ils vous emportaient rapidement vers le port, malgré vos cris, impuissants comme les miens.

— Sauvez-le ! sauvez-le ! m'écriai-je une dernière fois avec d'incroyables efforts en voyant venir à moi un homme qui tenait une pièce d'étoffe sous le bras, et qui se dirigeait vers le port avec sa lanterne. Sauvez cet enfant, ce n'est pas de moi qu'il s'agit !

L'homme se baissa vers moi, me regarda au visage, et me voyant retomber, les yeux fermés, dans une mare de sang, il me crut mort, et courut du côté d'où partaient vos cris.

Pendant qu'il courait, ma langue s'était collée à mon palais, mes oreilles n'entendaient plus, j'avais perdu connaissance... Je fus ramassé par la ronde de nuit, qui ne croyait relever que mon cadavre. Je restai quatre mois à me rétablir de mes blessures ; toutes mes démarches pour vous retrouver furent inutiles... Tout ce que je pus apprendre, c'est que l'on avait vu ces hommes masqués qui vous enlevaient se diriger vers un navire des Indes. Mon hôte me n'ajouta que le nom du capitaine de ce navire était David Potnick. La nuit même de vosre enlèvement, il avait levé l'ancre pour un voyage de long cours aux grandes Indes. Il devait y rester plusieurs années pour les affaires de la Compagnie. C'était un homme dur, emporté ; les marins eux-mêmes redoutaient ses violences. Le portrait que cette femme me faisait du capitaine redoublait encore mes alarmes. Quel sort vous était réservé, Tancrède ? Quels tourments, quelles infortunes pour moi ! Un bâtiment allait faire voile pour Patavia, je n'hésitai pas, je m'y embarquai comme marin. Si vous m'aviez vu alors, Tancrède, vous eussiez reculé ; la maladie avait fait de moi un fantôme. Miné à la fois par la fièvre et la misère, en butte tout le jour aux railleries de mes compagnons, qui ne voyaient en moi qu'un aventurier, un misérable bohémien, on proie au découragement et à la tristesse, je traînai à bord une vie si lourde et si douloureuse, que je saluai ces nouvelles contrées comme une terre promise. Là, j'espérais vous revoir, vous retrouver : vous étiez devenu ma seule idée, mon seul rêve !

Éclairé par le péril que vous veniez de courir, je comprenais le besoin que vous aviez d'un défenseur. Votre père ne m'avait-il pas commis à votre tutelle ? ne m'étais-je pas fait à moi-même le serment inviolable de ne jamais me présenter devant lui sans ce fils, l'objet de tant de sollicitudes et de douleurs ? Hélas ! tandis que votre image ne quittait plus ma pensée, tandis que je vous parlais, Tancrede, dans une ardente insomnie, vous m'aviez déjà oublié : le nom de Priolo n'était plus dans votre bouche ; vous aviez pour vous l'excuse de l'âge, enfant, vous n'étiez pas encore obligé de vous souvenir !

— Moi, je me souvenais, Tancrede ; moi, je vous cherchais, je vous demandais aux villes, aux montagnes, aux fleuves, à tous les lieux peuplés ou solitaires que je traversais, avec un frisson de crainte ou d'espérances. Travaillant pour vivre, d'abord esclave, puis marchand, commis à Surinam, à Batavia, à Fernambouc, j'interrogeais avidement chaque ville et chaque comptoir de la Hollande, sans pouvoir rencontrer le capitaine qui devait vous avoir reçu à son bord. Nul ne pouvait me dire où il avait relâché ; tout ce qu'on en savait, c'est qu'une tempête avait poussé le bâtiment vers la côte d'Afrique, en l'écartant de sa route. Vainement j'obtins de plusieurs marchands la permission de courir avec eux cette double côte ; vraiment je suivis des armateurs dans de longues et périlleuses tournées, je ne pus rien découvrir. Il ne me restait, d'ailleurs, aucun moyen de prouver votre origine ; les papiers du duc, écrits par moi à Venise, sous sa dictée, un des assassins me les avait pris. La chaîne de votre père, l'orfèvre Jacob Renetz l'avait monnayée, fondue peut-être ; car, à l'époque de ma convalescence, il n'habitait plus déjà Rotterdam ; il en avait fui clandestinement pour aller s'établir dans quelque autre ville. Au milieu de ces perplexités cruelles, l'image du péril auquel j'échappai comme par miracle, se présentait à moi. Qui donc avait aposté mes assassins ? Quelle bourse avait payé leur sanglant office ? Un seul homme avait pu savoir votre arrivée et la mienne de Rotterdam : cet homme, c'était le comte Henri de Chabot, celui qui m'avait remis la lettre de Marguerite, votre sœur. Il vous avait examiné avec soin, il avait insisté à plusieurs reprises, dans sa conversation avec moi, sur son départ de Rotterdam, qui devait, disait-il s'effectuer la nuit même. Or, cette nuit-là avait vu un double crime : le meurtre et l'enlèvement. Toutefois, en sondant moi-même les motifs qui auraient pu amener le jeune homme à un pareil acte, j'avoue que je ne pouvais en découvrir aucun...

— Douze ans s'étaient écoulés pourtant, douze ans d'espérances et d'illusions déçues. Le ciel me prit enfin en pitié ; il était temps, mon courage allait céder comme mes forces. J'étais alors à Batavia. Une nuit, plusieurs matelots vinrent me prévenir qu'un capitaine de navire me faisait demander. Je me levai, je suivis ces hommes jusqu'à une cabine d'où l'on fit retirer tout le monde dès que j'y entrai. Ce capitaine allait mourir, et je ne me rappelais pas l'avoir jamais vu.

— Je suis David Potnick, me dit-il ; je vais paraître devant Dieu. A ce moment suprême, vous savez qu'on ne ment pas. Il y a douze ans, ce même vaisseau, frété par la Compagnie des Indes, allait partir à la nuit, du port de Rotterdam, pour un voyage de long cours. Capitaine de ce bâtiment, je donnais quelques ordres sur le tillac, quand je vis un cavalier qui entraînait un enfant malgré ses cris ; il s'approcha de moi et me proposa de recevoir cet enfant pour le mener aux grandes Indes. Je ne pus voir le visage du cavalier, attendu qu'il était masqué ; il me glissa dans la main une bourse d'or, puis il disparut avec quatre hommes qui l'attendaient à l'angle du quai de la Meuse. L'enfant pleurait, il appelait quelqu'un dont le nom était Priolo... votre nom. Je ne m'étais point ému de ses cris, et, pour mieux m'en assurer, j'allais le faire bâillonner, puis jeter à fond de cale, lorsque je vis Walthaer Potnick, mon frère, un marchand d'Utrecht, accourir, tout pâle, en me priant de dégager cet enfant pour le lui livrer. — Je venais te faire mes adieux, ajouta-t-il ; maintenant, frère, je viens te sauver d'un crime. L'enfant que tu as reçu à ton bord est un enfant volé ; rends-le-moi ! — Je cédai à ses instances, en lui faisant pro-

mettre le secret. Depuis ce temps, je n'en ai plus eu de nouvelles. Il y a quelques jours, on m'a appris que vous aviez fait faire des recherches à l'amirauté de Batavia, au sujet de cet enfant, et je vous ai appelé, mousieur, pour faire cesser vos incertitudes. Pendant ma vie, je me serais fait scrupule de trahir la parole que j'avais donnée à mon frère ; mais, à présent que je sais votre nom et les démarches infatigables que vous avez faites, j'ai cru devoir vous appeler à mon lit de mort.

— Le lendemain de cette révélation, David Potnick rendit le dernier soupir.

— Je ne perdis pas de temps, et, trouvant passage pour la Hollande, je m'embarquai. Je savais que ce marchand était d'Utrecht, qu'il était le frère du capitaine. La maison de Walthaer Potnick, le mercier, cette maison qui renfermait un trésor appert enfin à mes yeux un soir d'hiver, au moment où la vieille servante venait d'en barricader toutes les portes ; le couvre-feu était sonné depuis longtemps ; nulle autre clarté que celle de la lune n'éclairait le toit de Potnick. Il me fallut attendre jusqu'au lendemain ; je courus les tavernes et les maisons de jeu de la ville ; là, quelques gentilshommes de France s'étaient attablés ; ils buvaient.

— A la santé des nouveaux mariés ! s'écrièrent-ils, à la santé de Henri de Chabot et de Marguerite de Rohan !

— L'alliance de ces deux noms me frappa : je questionnai ces jeunes cavaliers. Ils m'apprirent que, depuis six mois environ, votre sœur, la plus riche héritière de France, votre sœur, qui, pour sa noblesse et sa beauté, était recherchée par les plus riches seigneurs de la cour, avait, malgré l'opposition de sa mère, épousé le comte Henri de Chabot. Quelque illustre que fût le blason du comte, il devait pâlir devant celui d'une maison princière comme celle des Rohan. Marguerite prétendait le rendre aussi grand et aussi noble. Ce qu'avait fait pour cela votre sœur, je n'ose encore vous le dire, Tancrede ; ce que lui avait conseillé le comte de Chabot, comment vous l'avouer sans que votre cœur se soulève, sans que votre main cherche à votre côté l'épée qui lui manque !...

— Qu'a-t-elle fait ? demanda Tancrede pâle de colère en serrant la main de son interlocuteur.

— Marguerite de Rohan, répondit Priolo, a fait croire à notre mort et à la mienne ; c'était par son ordre que Henri de Chabot devait vous enlever et vous embarquer sur un navire, par elle encore que votre mère se meurt ! Marguerite de Rohan a exigé du roi que son mari devînt en votre place prince et duc de Rohan ; elle a investi cet homme de vos titres ; elle a été à la fois une fille rebelle et une sœur parjure !...

— Marguerite ! s'écria le jeune homme foudroyé sous ses paroles.

— Tout m'était révélé, reprit lentement Priolo ; l'intérêt de Henri de Chabot à mon assassinat ; le message de votre sœur ; le silence inexplicable de votre mère pendant ces douze ans. Pour votre père, ajouta l'Italien avec un soupir rempli d'amertume, il était heureux, lui ! car il n'avait pu voir tout cela ; il était mort, mort à la tête du régiment de Nassau, devant Rhinfeld.

— Je n'ai plus de père ! s'écria Tancrede se jetant au cou de Priolo ; vous m'en parlerez souvent, n'est-ce pas, ô vous qui l'avez connu ?

— Il vous reste une mère, Tancrede, une mère qui vous attend, une mère à qui j'ai écrit du fond de mon cachot que je vous ramènerais enfin après douze ans. Elle compte les jours, les minutes ! Ah ! celle-là c'est une noble et généreuse créature ! C'est pour elle, enfant, que je ne me suis point rebuté, pour elle que je m'étais fait montrer cette maison où le mercier veillait sur vous avec tant de soin. On m'avait appris à Utrecht la défiance de maître Potnick, le nom sous lequel il vous avait élevé, le projet d'établissement qu'il avait conçu pour vous. Il croyait que j'avais succombé la nuit de l'attaque : il eût traité mes récits de visions, de chimères, et puis, encore une fois, je n'avais pas de preuve de votre naissance à

lui donner ! La tendresse de ce pauvre homme ébranlait ma résolution ; je savais qu'il mourrait plutôt que de vous livrer. A sa place, ne vous eussé-je pas défendu de même ? Le bal du gouverneur me fournit enfin l'occasion de vous parler ; vous savez le reste, Tancrede, vous fûtes le témoin de mon emprisonnement inattendu. Désespérant de vous voir jamais, de sortir de ce cachot, je fis appeler Potnick. Il vint là me voir, et je me fis connaître à lui. Ce fut vainement ; il refusa de me rendre celui qu'il appelait, disait-il, à juste titre, son neveu, son fils ! Après cette visite qui me laissait sans espoir, je me rejetai sur la paille de mon cachot ; je m'y roulais avec des larmes de rage, lorsque le médaillon de cette chaîne, que j'avais reprise la veille à l'orfèvre, s'ouvrit, presque rompu dans un de mes mouvements. Un papier s'en échappa ; ce papier, je l'approchai avidement du soupirail qui laissait glisser un rayon de jour en ce triste lieu.

—Dieu soit loué ! m'écriai-je, je tiens maintenant ma vengeance ! Je demandais des preuves ; en voici !

—Je n'avais jamais soupçonné le secret de ce médaillon ; le duc lui-même me l'avait caché.

—Une plume et de l'encre, dis-je au geôlier : ce mot que je vais écrire, tu le porteras au comte Henri de Chabot, dont il faut à tout prix que tu découvres l'adresse : tu diras qu'il t'a été remis par un prisonnier, voilà tout.

—Je ne me trompais pas, Tancrede, le comte était en effet à Utrecht ; je l'avais appris au bal. Le geôlier partit et me rapporta bientôt la nouvelle de ma délivrance. C'était par ordre d'Olivier de Gheel lui-même que j'allais sortir de prison ; le comte l'avait fait venir en lui disant qu'un homme à qui il s'intéressait était détenu dans la principale maison d'Utrecht, qu'il demandait sa grâce et qu'il eût à la lui envoyer au plus tôt.

—Car, ajouta le comte, je pars dans quelques heures pour la France ; sans cela, je serais allé moi-même voir cet homme.

—La ruse dont je m'étais servi pour intéresser en ma faveur Henri de Chabot était toute simple ; je m'étais fait passer dans ma lettre pour un des restes masqués qu'il avait employés à mon propre assassinat, et, tout en lui taisant mon nom, je le menaçais de tout révéler s'il n'arrachait l'ordre de ma délivrance. Henri de Chabot fut dupe de ce piège, et les portes de ma prison s'ouvrirent. Il ne me restait plus qu'un parti à prendre, celui de vous enlever ; je choisis deux hommes déterminés, une voiture, des armes. Et, maintenant que vous savez tout, noble enfant, maintenant que j'ai accompli mon devoir, il vous reste à faire le vôtre. Passez cette chaîne à votre cou, prenez cette épée, il ne faut pas qu'un Rohan entre dans Paris sans armes. Fasse le ciel, Tancrede, qu'un jour vous retrouviez à l'arsenal de Venise celle de votre père que j'y ai moi-même portée ! Allons, votre main, car nous voici à Gorcum !

Priolo aida alors le jeune homme à descendre du carrosse ; ils arrivaient en effet aux portes de Gorcum. Combattu par mille sentiments divers pendant tout le cours de ce récit, Tancrede n'avait pu trouver une seule parole. En voyant l'Italien briser le scel d'une lettre à son adresse, il s'écria :

—C'est cette lettre que vous attendiez, n'est-ce pas ? cette lettre est de ma mère !

—De votre mère, répondit Priolo. Je lui avais écrit à mon arrivée en Hollande ; mais hâtons-nous, car elle m'annonce qu'elle vient de se pourvoir devant la chambre de l'Édit !

Dix jours après cette scène, à la tombée de la nuit, l'hôtel de Rohan ouvrait sa large grille à quatre cavaliers dont les chevaux ébranlaient les pavés de la grande cour.

Il n'y eut que les deux premiers qui montèrent l'escalier de marbre ; arrivé dans la salle des gardes, déserte depuis la mort du duc Henri de Rohan, ils se virent arrêtés par un valet de chambre à la livrée de la duchesse douairière.

—Qui annonçerai-je ? demanda le valet.

—Ton maître et le mien, le prince Tancrede de Rohan, dit Priolo en lui montrant le jeune homme, devant lequel il se découvrit.

Puis il poussa la porte d'une galerie et la traversa d'un pas hâté.

Ils se trouvèrent bientôt dans une vaste chambre assez obscure, devant un large lit à baldaquin dont les rideaux retombaient en lourdes grappes sur le parquet. Une femme, qui s'était penchée au bruit que faisaient les éperons dans la galerie, essaya alors de se lever sur son séant. Sa pâleur la faisait ressembler à une statue de marbre...

—Ce sont eux ! s'écria-t-elle dès que le valet de chambre parut ; ce sont eux ! Mon Dieu ! soutenez mes forces !

Et elle s'était levée sur son séant. Priolo conduisit le jeune homme auprès d'elle. Tancrede baisa la main de la dame en fléchissant le genou.

—Sur mon cœur, dit-elle sur mon cœur ? C'est lui, c'est bien lui ! continuait-elle, ivre de joie et d'orgueil, en le montrant à l'Italien. Priolo, c'est mon fils, c'est à vous que je le dois !

La malheureuse mère embrassait encore le jeune homme, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit. Un homme dont l'habit de voyage et les bottines poudreuses indiquaient assez qu'il venait de faire une longue route se précipitait, un papier à la main, vers le lit de la duchesse.

—Signez ceci, madame, signez ceci, lui dit-il d'une voix brève. Votre fille est sur mes pas, votre fille unique, ainsi que cet acte, dont je porte ce soi... à la chambre de l'Édit, doit l'énoncer...

—M. le comte Henri de Chabot arrive trop tard, répondit à son tour l'Italien ; car l'un de ses morts l'a devancé. Me reconnaissez-vous, monsieur le comte ? ajouta Priolo en approchant la lampe de son visage. C'est moi quo vous avez fait assassiner il y a douze ans !

Un cri de rage sortit de la poitrine de Henri de Chabot.

—Vous voyez bien, monsieur, que mon fils n'était pas mort, reprenait la duchesse avec orgueil : appelez votre femme, monsieur le comte, elle le reconnaîtra, si vous osez le nier !

En ce moment, la jeune duchesse Marguerite de Rohan entra pâle et agitée dans la chambre. Tancrede l'envisagea quelques secondes ; puis il recula anéanti de douleur et d'étonnement... Il venait de reconnaître la femme qui avait fait sur lui une si grande impression à Utrecht.

—Ma sœur ! .. elle, ma sœur ! murmura-t-il en se cachant le front dans ses mains.

V

UN RENDEZ-VOUS.

Les quatre personnages qui entouraient le lit de la duchesse douairière de Rohan continuaient à se regarder entre eux avec défiance, lorsque le comte Henri de Chabot, lui présenta de nouveau l'acte qu'il tenait à la main :

—Vous plairait-il, madame la duchesse, de jeter les yeux sur ces papiers ? Le duc d'Orléans et le prince de Condé, qui approuvent mon mariage, ne font assez présumer de l'appui du parlement en tout ceci ; voilà le brevet qui conserve à votre fille le titre et les honneurs de princesse ; l'expédition des lettres patentes pour le duché-pairie ne saurait se faire attendre. La comédie qui se joue chez vous, à cette heure, n'a-t-elle pas duré assez longtemps ?

—Vous me demandez, Henri de Chabot, de signer un acte qui m'entache de honte par un mensonge, lui répondit la duchesse, je ne le ferai pas ! Aujourd'hui, ce n'est plus moi qui commande ici, c'est le chef de ma maison, Tancrede de Rohan, devant qui vous devez vous incliner. Vous ne pouvez ignorer, monsieur, que j'ai présenté moi-même une requête au tribunal de la chambre de l'Édit. Les parents de mon fils seront rassemblés demain par-devant un conseiller de la

cour. Le tuteur qu'ils lui choisirent informera aussitôt l'envèvement, traduction et détention de Tancrede. La chambre de l'Edit, ou, en raison de notre religion, à ma fille et à moi, nous avons nos causes commises, est investie de l'affaire bien avant le parlement. J'attends son arrêt et me confie en mon droit.

—En votre droit, madame ? et quel est-il donc, je vous prie ? Le neveu de maître Potnick, un enfant ramassé dans l'une des rues d'Utrecht et que l'on a fait venir à grands frais de Hollande ! Était-ce donc la peine d'assembler des juges pour leur montrer un fils supposé, que sa prétendue mère fait paraître pour se venger de mon mariage avec sa fille ! En vérité, la maison de Rohan devient populaire, madame ; elle protège les merciers !

—Oh ! ne raillez pas, monsieur le comte, reprit Tancrede, blessé au vif par ces dernières paroles, il n'y a plus ici de mercier, il y a un prince ! Et il y a un insolent, poursuivit-il en faisant tomber à terre le chapeau du comte. J'entends qu'on écoute ma mère et moi le front découvert, sachez-le !

Henri de Chabot porta la main à la garde de son épée, Priolo passa entre Tancrede et le comte avec un étrange sourire de dédain. Il avait jeté sur l'épée que portait Chabot un regard rapide ; il se contenta d'écartier le pan de manteau qui retombait sur la poignée ; puis, comme s'il eût admiré le travail de la coquille :

—Vous avez là une magnifique épée, monsieur le comte... je me trompe, monsieur le duc. Combien vous l'a-t-on vendue ?

—Je n'ai pas de compte à vous rendre, répondit Chabot en toisant l'italien.

—Moi, monsieur le duc, j'en ai un à régler avec vous. Nous en reparlerons en temps et lieu. Pour l'instant, je vous prie de remettre cette arme aux mains de son légitime propriétaire.

—Que voulez-vous dire ?

—Que c'est une épée que vous avez fait détacher de l'arsenal de Venise, une épée que je reconnais bien, l'épée de Henri de Rohan ! Allons, Tancrede, puisque le duc de Chabot ne veut pas vous rendre cette épée, je la lui prends, moi, et je vous la rends !

Priolo venait de déboucler rapidement le ceinturon du duc ; il remit l'épée aux mains du jeune homme. Tancrede la maniait et la contemplait avec amour.

—Est-ce une gageure, madame, et prétendez-vous me faire insulter par un valet ? Je m'en plaindrai au roi, je vous en prévient. La maison de Jarnac n'a peut-être pas d'aussi pauvres annales que vous voulez bien le croire. Mon frère aîné, Charles de Chabot, est mort à Lérida, où il servait dans l'armée de M. le Prince en qualité de maréchal de camp. Le chevalier de Chabot, son cadet et le mien, commandait le corps de réserve à Nortlingue, et il est mort sous les yeux du même capitaine au siège de Dunkerque. Ne servais-je pas, moi, à celui de Thionville, et qu'avez-vous à me reprocher, si ce n'est de ne pas châtier devant vous ces deux misérables ?

Tancrede fit un mouvement, mais Priolo le retint.

—Monsieur le comte Henri de Chabot, reprit la duchesse en jetant à sa fille un coup d'œil sévère, s'est-il entendu avec une autre personne pour la rédaction d'un acte, qui priverait mon fils de son nom et de ses biens ?

—Je l'ai communiqué à Marguerite de Rohan, répondit Henri de Chabot, et elle l'approuve. Elle sait comme moi, à n'en pas douter, que le fils du feu duc a péri sur un vaisseau de la Compagnie des Indes, et que je n'ai jamais fait assassiner qui que ce fût, poursuivit-il en regardant l'italien. De quelles preuves cet homme, qui dit se nommer Priolo, appuierait-il la fable grossière de sa résurrection ?

—De ce sauf-conduit du grand baillif d'Utrecht, que je vous dois, monsieur le duc, et dont je vous remercie. Il m'a été

utile pour sortir de ma prison. Ah ! vous pensiez sauver un de mes meurtriers, Henri de Chabot ; vous vous êtes trompé ! Et cependant vous m'aviez bien fait traquer par eux près d'un quai de Rotterdam ; vous m'aviez enlevé mes papiers pour les brûler, ne vous en souvient-il plus ? Moi, je me souviens, monsieur le duc ; voilà vos coups, vous pouvez ici les compter.

Priolo avait ouvert son pourpoint et mis à nu sa poitrine... En apercevant les larges blessures qui la sillonnaient, la jeune duchesse Marguerite de Rohan détourna la tête et poussa un cri.

—Vous avez raison de fuir la vue de cet homme, lui dit sa mère ; Marguerite, cet homme vous rappelle un crime. N'est-ce pas vous, misérable enfant, qui avez donné à Henri de Chabot cette lettre et ce message ? N'est-ce pas vous ?

—Oh ! n'achevez pas ! Dieu m'est témoin, ma mère, que si M. de Chabot m'avait proposé un meurtre, je n'eusse jamais donné les mains à un pareil attentat ! Oui, je le confesse, j'ai obéi aux conseils perfides du duc ; oui, j'ai dû ployer sous sa main de fer. Ma mère, je fus impie, criminelle ; mais ne pourrez-vous me pardonner ?

—Moi, je vous ordonne, Marguerite, de vous retirer, sur-le-champ, reprit Henri de Chabot en l'entraînant vers le seuil de cette chambre. Fille sans cœur, sans courage, on voudrait ici vous attendrir avec des ruses de théâtre ! Ne vous souvenez-vous donc pas que cet enfant vous a apporté lui-même des étoffes dans la ville d'Utrecht, il y a à peine un mois ; que celui qui l'accompagne est un fourbe ? Ne vous souvenez-vous plus que votre mère, votre mère devant qui vous faiblissiez, vous a maudite ?

—Oh ! je ne l'ai point oublié ! reprit-elle en sanglotant et se jetant à genoux à côté du lit de la duchesse. Oui, j'ai mérité cette honte et cette douleur ! j'ai mérité la haine de ma mère.

—Ma mère, dit Tancrede en jetant sur la jeune femme agnouillée un regard profondément triste, ma mère, c'est votre fille ! Ne lui direz-vous pas de se relever ?

—Je n'ai plus de fille, Tancrede, j'ai un fils ! s'écria la duchesse, d'une voix que faisait trembler le ressentiment. La malheureuse m'a tuée ! Voyez, continua-t-elle, si cette demeure ne ressemble pas à une tombe !

Tancrede jeta les yeux sur l'appartement de la duchesse ; les murs en étaient drapés de noir. Il n'y avait que deux grands portraits dans la chambre : l'un représentait Maximilien de Béthune, duc de Sully, en costume de grand maître de l'artillerie de France ; l'autre, Henri de Rohan, prince de Léon.

—Mon père et mon mari, dit-elle en fixant sur eux un œil abattu ; ils me voient tous deux mourir ici de ma vie de tous les jours. Cette triste et morne tenture, je l'ai fait jeter à ces murs, du jour où j'ai appris de la propre bouche du comte de Chabot qu'il venait de recevoir la nouvelle de votre mort. Depuis ce jour, Tancrede, mon pied n'a pas dépassé le seuil de cette salle lugubre. Mais à cette heure où vous m'êtes rendu, reprit-elle avec exaltation, à cette heure, je veux qu'on arrache ces noires draperies, que l'hôtel de Rohan rouvre ses portes, que la mère présente le fils aux alliés de la maison, aux nobles et puissants seigneurs ! Tancrede, mon seul enfant, habitera seul le palais de ses pères ! Telle est ma volonté, monsieur le comte, et maintenant je suis en droit de vous dire : Sortez !

—Je ne sortirai, madame, qu'après que ce jeune homme, qu'une fascination aveugle on plutôt un projet arrêté de me nuire vous fait regarder comme votre fils, m'aura rendu cette épée. Un gentilhomme qui m'eût arraché la mienne eût payé de sa vie un tel affront ; mais un orphelin... un enfant volé...

—Encore une fois, monsieur le duc, reprit Tancrede, ne me forcez pas à vous faire repentir ! Cet enfant volé vous tuerait avec cette épée volée !

Tancrede s'était relevé de toute la hauteur de sa colombe ;

Henri de Chabot le regardait avec stupour. Ce prétendant terrible lui semblait avoir été ramené par Dieu lui-même, tant le feu de son regard et sa mâle fierté l'écrasaient.

— Des preuves ! s'écria-t-il enfin avec un rugissement étouffé, des preuves, ou je ne sortirai pas !

— Vous resterez, monsieur le duc, reprit l'Italien avec une humilité ironique, vous resterez ; ces sortes de choses doivent se passer en famille... Je pense, continua Priolo, que vous connaissez l'écriture de feu M. le duc de Rohan ; je vous bien vous montrer la suscription de ce billet. Il porte : *A mon fils Tancrede*... Vous le voyez, monsieur de Chabot : *A mon fils*... Quant à ses cheveux joints au papier, ce n'est qu'à madame la duchesse douairière de Rohan que je dois les remettre...

— Oh ! donnez, donnez ! s'écria la duchesse, ce sont des cheveux du duc, n'est-ce pas ? des cheveux de mon mari ! L'enfant doit avoir un semblable bouquet de cheveux sur le côté droit de la tête ; c'est à ce signe que l'on a toujours reconnu ceux de notre famille. Donnez !

Et la duchesse écarta la belle chevelure de Tancrede, et elle découvrit avec un frémissement de bonheur un petit bouquet de cheveux blancs (1) que le fils du duc de Rohan portait. Elle les compara avec ceux du médaillon, ils étaient les mêmes. Quant au billet, Priolo le serra dans un tiroir après en avoir communiqué la suscription à la duchesse.

— A présent, reprit celle-ci, je n'ai plus qu'une seule chose à dire au comte Henri de Chabot ; c'est que, dans quelques minutes, cet appartement va se voir rempli des parents et alliés de mon fils, et que, devant tous je le reconnaitrai légalement. La présence de M. le comte semblerait au moins étrange ; j'engage M. le comte à se retirer.

Elle sonna ; deux de ses écuyers parurent.

— Monsieur de Marne et M. d'Anglure, veuillez reconduire M. de Chabot, dit-elle.

Henri de Chabot promena sur Tancrede et l'Italien un sombre regard ; puis, entraînant Marguerite, qui cherchait vainement à fléchir sa mère, il sortit.

— De catholique à huguenot, les haines sont sûres, dit-il sur le seuil de l'appartement à Tancrede ; vous avez la mienne, adieu !

Après cette scène qui laissait dans l'âme de Tancrede un étonnement profond, le jeune homme, partagé entre Priolo et sa mère, versa des larmes abondantes. La duchesse ne pouvait se lasser de le regarder ; elle fit bientôt venir un habillement complet, et Priolo aida Tancrede à se parer de ces vêtements, conformes à son rang.

— En attendant leur arrêt, dit-elle, on ne pourra, Tancrede, vous interdire ma maison et ma tendresse. Passez dans ce salon, où je vais me rendre moi-même : il n'a pas été ouvert depuis la mort du duc votre père ; vous ne tarderez pas à y voir ceux qui prendront dès demain votre parti. Allez, je vous rejoindrai bientôt.

Précédé par Priolo, le jeune homme entra dans un vaste salon en rotonde, dont le plafond, soutenu aux quatre angles par d'admirables cariatides de Jean Goujon, représentaient les diverses saisons de l'année. Plusieurs belles tapisseries retraçaient les batailles livrées et gagnées par Henri de Rohan.

Au bas de ces pages éclatantes de vie et de couleur, Tancrede put lire la devise altière de sa maison : *Roi ne puis, — Prince ne daigne, — Rohan je suis*. Un nombre assez considérable de sièges venaient d'être disposés par les gens de la duchesse autour d'une large cheminée incrustée d'émaux et de faenze magnifiques. Au feu pétillant, aux lustres allumés depuis quelques instants, on eût dit vraiment que le vieil hôtel allait avoir une fête. Des laquais galonnés se tenaient déjà sur pied aux balustres de la porte. En se regardant à un large miroir de Venise, Tancrede éprouva une satisfaction presque orgueilleuse, jamais il ne s'était vu aussi richement paré. A côté de lui, le manteau traillé de l'Italien, ses bottes et son feutre couverts de poussière, formaient un singulier contraste ; on eût dit d'un capitaine des romans de Cyrano près d'un jeune page. Priolo ne semblait pas surpris le moins du monde de se

trouver dans ce grand salon, et il se chahuffait en étendant ses jambes devant l'âtre, quand la voix des huissiers annonça le duc de Montbazou, Hercule de Rohan, Louis de Rohan prince de Guéméné, Hippolyte comte de Béthune, Simor de Béthune comte d'Orval, et plusieurs autres seigneurs, parents et alliés de la duchesse. Elle venait d'apparaître elle-même dans tout l'éclat d'une riche toilette de cour ; elle présenta son fils aux empressements curieux de cette foule. Tout à coup on vit ses genoux fléchir... Succombant sous le poids de tant d'émotions, la duchesse demeurait anéantie. Priolo et Tancrede la portèrent jusqu'à sa chambre suivis de tous les assistants.

Dans un coin de cet appartement, à peine éclairé d'une lueur pâle et sinistre, brillait l'épée du duc, celle que Henri de Chabot venait de se voir enlevée.

— Je jure de la porter dignement, messieurs, dit le jeune homme aux seigneurs qui l'entouraient ; cette épée était celle de mon père, je ne la tirerai du fourreau que pour punir les lâches et les traîtres.

A ces nobles paroles, chacun l'entoura, le pressa ; il y eut autour de lui un murmure confus de voix.

La nuit enveloppait déjà les ailes noires de l'hôtel de Rohan, et tout ce monde venait de se retirer après avoir pris plusieurs décisions relatives au jeune duc pour les informations juridiques de sa cause, lorsque l'Italien, qui se tenait debout près de la fenêtre du vestibule, crut voir une ombre furtive se glisser vers les jardins de l'hôtel. L'ombre fit quelques détours, et se perdit, après avoir traversé la cour, dans les profondeurs d'un escalier à vis qui devait communiquer à la chambre de la duchesse de Rohan. L'Italien se rassura en songeant que c'était peut-être un des écuyers de la duchesse ; la grande porte venait d'être fermée, le silence était devenu profond. Couché par ordre de la duchesse douairière dans la chambre même qu'occupait Tancrede, au-dessus de celle de sa mère, il fut bientôt réveillé par un bruit léger, pareil au grattement des griffes d'un chat sur des tapis. Le bruit se prolongeant, Priolo se leva en ayant soin de ne pas réveiller Tancrede, dont il referma la porte soigneusement. En approchant avec son épée de la chambre de la duchesse, cette épée s'accrocha dans un rideau et elle rendit un bruit sec contre les dalles. L'Italien put voir alors un homme couvert d'un long manteau brun, dont il avait rabattu le capuce sur son visage, descendre et fuir vers l'une des portes de la grande cour. En vain s'acharna-t-il à le poursuivre, l'homme avait une clef et il referma la grille sur lui. Priolo, par ses cris avait mis sur pied tous les valets ; mais on ne put retrouver la trace de l'inconnu. Courant alors au tiroir de la duchesse, éveillé par ce tumulte, il le trouva vide et sortit précipitamment.

Dix jours s'étaient passés depuis ce larcin nocturne, et l'Italien n'était pas encore rentré à l'hôtel de Rohan, où la douleur et la consternation régnaient. En perdant Priolo, il semblait que la duchesse eût perdu son seul appui. Qui avait pu enlever cette pièce importante, dont elle avait seule le secret ainsi que lui ? Aurait-on égorgé Priolo ? Était-il captif ? Qu'avait-il pu devenir ? Tancrede ne quittait plus sa mère : pour ne pas l'affliger, il avait renoncé de bon cœur à ce monde où il se voyait déjà nié par les uns et accepté par les autres. Le duc de Chabot n'avait pas eu de peine à obtenir un arrêt du conseil qui, sans ôter à la chambre de l'Edit la connaissance d'une affaire de sa compétence, ordonnait qu'elle fût jugée par cette chambre conjointement avec la grand'chambre et la Tournelle. Cet arrêt alarmait la duchesse douairière ; elle avait compris que, par cette augmentation de juges, la cour n'avait cherché qu'à favoriser les prétentions de ses adversaires. Elle craignait que la grand'chambre et la Tournelle, qui étaient unies et formaient un tribunal beaucoup plus nombreux que la chambre de l'Edit, ne se laissassent entraîner par le torrent de sa faveur. Devrait-elle laisser rendre à ce nouveau tribunal un arrêt par défaut, contre lequel Tancrede se pourvoierait un jour comme mineur ? Que

résoudre enfin ? La duchesse, depuis quelque temps, n'avait plus même aucune nouvelle de ses ennemis, car Henri de Chabot affectait de mystérieuses absences.

La tristesse de Tancrede, à la suite de tant de bouleversements, était devenue une véritable maladie. Le caractère du jeune homme était changé ; cette procelure, qui menaçait de ne pas finir, l'avait plongé dans un abattement mélancolique. Sous les broderies éclatantes qui le couvraient, il se prit plus d'une fois à regretter la vie humble et douce qu'il menait chez le mercier, les vertes prairies de la Hollande, l'amour d'Hélène et les brusqueries de Potnick. A l'exception de sa mère, qui avait pour lui d'ineffables tendresses, quelle femme souriait à ce jeune homme, contesté aux yeux de la cour, mis en énigme, en problème ? La seule femme vers laquelle un instinct funeste l'avait poussé, c'était Marguerite, une femme qu'il n'osait plus même nommer sa sœur ; Marguerite, la femme du comte de Chabot, d'un odieux larron de noblesse, avec lequel il brûlait d'en venir aux mains ! Sous le poids de ces tristes réalités, le jeune homme était peu sensible aux attraits d'une ville si nouvelle pour ses regards, d'une ville déjà remplie pourtant du bruit de son nom, et où ce n'était pas trop de trois chambres assemblées pour le relever ou le dégrader aux yeux de tous, pour le déclarer noble ou bâtard.

Plusieurs mois écoulés sans changer en rien cet état de choses, avaient enfin porté à son comble l'exaspération du jeune duc. Il vivait au temps des chansons satiriques, où le ministre lui-même ne pouvait échapper aux burlesques apologues. Cette rage frondeuse l'atteignait aussi. Chabot, qui avait ses poètes, ne manqua pas de leur faire composer une chanson sur les étoffes. On appelait Tancrede du nom de *monseigneur*, plus loin de *monsieur le mercier*. Ces moqueries perfides entraient comme autant de flèches dans l'âme du jeune homme.

Un soir que ces idées tumultueuses l'assiégeaient, il reçut une lettre dont la seule signature lui causa un étrange battement de cœur : cette lettre était de sa sœur, de Marguerite de Chabot. Elle lui demandait un rendez-vous, elle lui annonçait qu'en l'absence de son mari elle avait à lui confier des choses importantes. La malédiction de sa mère lui faisait une loi, disait-elle, de ne plus franchir les grilles de l'hôtel de Rohan ; mais lui, ne pouvait-il pas venir pendant qu'un homme *fidèle* (ce mot était souligné dans sa lettre) veillerait autour de la maison pour assurer la tranquillité de leur entrevue ? L'idée d'un guet-apens eût glacé le cœur de Tancrede ; mais il était à cet âge où l'on ne doute ni de son bonheur, ni de son glaive devant un péril. Malgré les dures paroles sous lesquelles sa mère avait écrasé devant lui Marguerite de Rohan, le jeune homme retrouvait au fond de son âme une voix tendre et suppliante pour sa sœur. Toute sa haine s'était concentrée sur Henri de Chabot.

Enveloppé de sa cape, il pénétra bientôt, à la nuit, dans une assez belle maison, mais dont l'abord le glaça par une apparence de tristesse. Il lui semblait impossible que son seul hôte ne fût pas le silence, en entendant retentir son pas sonore dans plusieurs salles désertes, qu'il traversait, escorté d'un serviteur portant, comme beaucoup de reîtres de ce temps, l'épée au côté et le masque sur le visage.

Quand ce serviteur eut mené Tancrede jusqu'à la chambre de Marguerite, un soupir parut s'échapper de sa poitrine, et le jeune duc sentit la pression d'une main sur son bras. L'homme soulevait en même temps la barbe de son masque.

— Priolo ! murmura Tancrede avec une émotion de surprise et de bonheur. Comment se fait-il ?

Mais Priolo s'était éloigné et déjà Tancrede se trouvait vis-à-vis de Marguerite de Rohan.

Dès qu'elle eut vu son frère, elle se hâta de tirer le verrou de sa chambre.

VI

MARGUERITE DE ROHAN

— Est-ce Marguerite ma sœur, ou la femme du comte Henri de Chabot qui m'a fait appeler ? dit le jeune homme.

— C'est Marguerite, Marguerite seule ! s'écria-t-elle en se jetant aux pieds de Tancrede. Vous êtes mon frère, Tancrede ; refuserez-vous de m'écouter ? Si Henri de Chabot a fait de moi ce que je suis, une créature qui ne peut se regarder sans honte, refuserez-vous de m'absoudre, vous qui, depuis votre retour, savez peut-être que j'expie ma faute dans les remords et dans les larmes ?

— Relevez-vous ma sœur, dit le jeune homme, relevez-vous ! Ce n'est par moi qui ai maudit, c'est moi peut-être qui ferai pardonner.

— Pardonnez ! Oh ! tout mon courage est dans ce mot. Vous pourriez me faire rentrer en grâce avec ma mère. N'est-ce pas ? Vous pourriez me recevoir, m'arracher à la tyrannie infâme de cet homme ?

— Je puis tout ce que je veux, répondit-il fièrement ; mais pourquoi votre main tremble-t-elle, Marguerite ? Pourquoi me regardez-vous d'un air égaré ?

— Parce que, pour la première fois... je me trouve en face de mon juge, Tancrede ! Oh ! je n'ose encore vous regarder, je n'ose vous avouer ma honte et mes crimes. Généreux enfant, qui êtes accouru sans crainte à ce rendez-vous ! généreux frère, qui ne repoussez point votre sœur ! Hélas ! je suis indigne de tant de bonheur, Tancrede, et cependant je suis peut-être moins coupable que vous ne le pensez ; peut-être qu'après m'avoir entendue...

— Parlez, Marguerite, parlez ; quoique le temps presse, la justification de ma sœur... Mais que pouvez-vous dire pour justifier tant d'années d'oubli, d'exil, d'abandon ? N'importe, je vous écoute.

— Ce que j'ai à vous dire, Tancrede, je l'ai dit souvent Dieu, dans de longues et tristes veillées ; l'aveu de ma première faute, c'est lui qui l'a reçu, lui qui me pardonnera peut-être dans sa miséricorde et sa bonté. Un amour insensé, fatal m'a seul poussé dans l'abîme. J'étais jeune, j'arrivais à la cour de France, secouant les lauges sévères d'une éducation calviniste. Ma mère n'avait laissé approcher de moi aucun chevalier ; j'ignorais les fêtes, le plaisir, tout ce qui séduit, enivre ! Soit que la duchesse ne voulût point voir en moi l'unique héritière de sa maison, et que ses regards se tournassent souvent vers ce fils qui devait un jour en continuer l'éclat, soit que sa sévérité crut devoir redoubler vis-à-vis de mon caractère hautain, je m'étais vu traiter par elle, dans mon enfance, comme une fille indisciplinée. L'inquiétude mortelle qui l'agitait loin de vous, le chagrin qui la minait, l'espérance qu'elle nourrissait de vous voir revenir d'un instant à l'autre, tout contribuait à me rendre son joug insupportable. Sur ces entrefaites, un simple gentilhomme de la famille des Jarnac me vit à la cour ; il était jeune, amoureux ; il m'offrit ses services, me parla de grands biens qui ne pouvaient manquer de me revenir et dont ma mère voulait me priver en reconnaissant mon frère, ce frère qu'on m'avait montré quand je n'étais moi-même qu'une enfant, et que j'avais oublié si tôt.

— Si tôt ! votre frère !

— Par le retour de ce frère dans notre maison, je perdais tout : mon nom, mon avenir, mes espérances ! Je rentrais dans la classe des filles de la simple noblesse ; il me fallait renoncer aux projets conçus depuis longues années par mon imagination, et, au lieu d'imposer à mon mari mon nom, mes armes, ma puissance, il me fallait désormais perdre ce titre, ces droits dont j'étais si fière et que je regardais comme ma propriété. Croyez-le bien, Tancrede, ce n'était pas la fortune de la maison de Rohan que j'ambitionnais ; je l'aurais mille fois sacrifiée à mon indépendance ; mais j'aimais Henri, mais j'avais rêvé un si beau moment pour une femme qui aime, celui où elle peut grandir aux yeux de tous l'objet de son choix ! Il s'aperçut de cette disposition, il la fortifia par ses discours, ses plaintes, ses tristesses, par ses regrets de n'avoir à m'offrir, disait-il, que la position d'un cadet de famille. Il déplorait son malheur de ne pouvoir me rendre ce que votre arrivée me ferait perdre. Il me présenta enfin un tableau si

affreux de notre avenir ; il me plaça si irrévocablement dans l'alternative de le prendre ou de renoncer avec lui aux grandeurs, à la cour, à toutes les splendeurs de la vie, qu'il m'amena à accepter tous les moyens pour changer notre sort. Il me déroula alors le complot habilement conçu dont vous avez été la victime ; il me jura de respecter vos jours, il prétendit que vous n'arriveriez jamais d'ailleurs à prouver votre naissance ; il me donna mille raisons, que j'acceptai parce que je l'aimais, et vous le répète, Tancredè, et c'est ainsi qu'insensiblement je descendis au crime, presque sans savoir où j'étais conduite !

—L'infâme ! . . . Achevez . . .

—Oui, l'amour de cet homme m'a fait seul braver l'autorité de ma mère ; il voulait être duc à tout prix. Mais, hélas ! ma mère et vous, vous avez été bien vengés ! Le ciel a pris soin de me punir, et, depuis le temps que je traîne avec moi cette chaîne fatale, cette malédiction, cette honte, depuis ce temps aussi, courbée sous l'impitoyable main de Henri de Chabot, j'ai expié par mes larmes cette faute à laquelle nous devons tous notre malheur. Ah ! j'ai bien souffert, Tancredè, et qui sait ce que le Ciel me réserve encore dans sa colère !

—Vous souffrez, dites-vous, ma sœur ? Oh ! les souffrances amènent le pardon. Vous souffrez ? Ah ! mon cœur oublie vos offenses pour ne se rappeler que vos larmes ! Un jour, si le Ciel exauce mes vœux, vous verrez que je suis peut-être assez puissant pour vous laver de l'approbre. Ce n'est pas sur une femme, sur ma sœur, que j'appellerai la vengeance ; le repentir vous absout, Marguerite : c'est à Henri de Chabot, à lui seul, que je dois demander compte de ce qu'il a fait de ma sœur !

—Une fille maudite, Tancredè, une sœur que votre pardon efface ! voilà ce que Henri de Chabot a fait de moi ! Hélas ! en vous parlant ici, ma sœur, qui vous ai fait venir, je tremble que vous ne me soupçonniez d'avoir trempé encore dans un nouveau crime, et toutefois, oui, je le sens, c'est le seul moyen de me relever à vos yeux, d'acheter l'oubli du passé. Oui, ce papier, dit-elle en remettant au jeune homme un parchemin plié, ce papier, c'est Henri de Chabot qui l'a volé chez votre mère, le soir même de votre arrivée. Reconnaissez-vous la suscription : *A mon fils* ? C'est l'écriture de notre père, Tancredè ; ce papier, c'est le testament de notre père ; Henri de Chabot espérait le détruire, comme il avait brûlé déjà les autres preuves enlevées à Priolo, la nuit du meurtre, à Rotterdam.

—Malheur sur moi, s'est-il écrié en dépliant cet acte, qu'il a trouvé en blanc ; l'italien m'aura joué ; il aura substitué ce papier blanc au testament du duc et aura copié sur l'enveloppe cette suscription hypocrite !

—Et, là-dessus, il le froissa dans ses mains et le rejeta sur le parquet avec rage. Dès qu'il fut parti, je le ramassai, je le pliai avec soin et le gardai.

—Qui me suggérait cette pensée, Tancredè ? Qui me fit songer que ce papier blanc, renfermé dans le médaillon de votre chaîne, était une fortune pour votre cause ? Ce fut l'arrivée de Priolo lui-même dans cet hôtel, un soir que mon mari était absent.

—Rendez-moi cet écrit, me dit-il ; tel qu'il est, c'est le seul titre de votre frère ; c'est de lui que dépendra l'arrêt des juges. Rendez-le moi.

—Priolo insistait. Je le suppliai avec sanglots de me laisser cet acte.

—Ce sera moi seule qui le lui remettrai ! m'écriai-je ; en le rendant à mon frère, j'obtiendrai peut-être ainsi mon pardon !

—Vaincu par mes larmes et mes prières, Priolo céda. Je cachai Priolo dans un endroit de cette maison dont j'ai seule le secret ; j'en fis mon espion auprès du duc, dont il surveilla les moindres démarches. Ce qu'il m'avait dit de ce papier m'épouvantait ; il ne quittait plus mon sein la nuit et le jour ; il me brûlait ! En me rappelant hier diverses circonstances de mon séjour à Venise, je me souvins que mon père, Henri de Rohan, se servait souvent, pour sa correspondance secrète

avec les calvinistes de son parti, d'une encre particulière, invisible, dont un chimiste italien lui avait vendu le secret. J'approchai le billet du feu, et j'en vis bientôt reparaître les caractères. J'étais seule dans ma chambre. Le duc frappa à ma porte en ce moment ; j'avais eu le temps de serrer le papier dans ma poitrine. Maintenant, mon frère, que j'ai lu, maintenant que je sais qu'il est daté du camp de Rhin-Id et qu'il contient votre reconnaissance formelle par le duc, mon père, prenez ce titre, partez, et portez-le vous-même au parlement. Cette nuit, cette nuit même, on y juge votre cause ; Gautier plaide pour mon mari, Martinet pour moi, Patru pour les quatre-vingts seigneurs qui se sont rendus parties intèrvenantes. Vous trouverez en bas un cheval sellé pour vous, un autre pour Priolo. Votre mère voulait vous laisser juger par défaut, craignant que la brigade ne fût trop forte ; mais, quelle qu'elle puisse être, en vous présentant à la barre du tribunal avec cette preuve, vous les obligerez bien à vous déclarer prince de Rohan. A présent, Tancredè, me refuserez-vous votre pardon ?

—Oui, je te pardonne ! s'écria-t-il haletant de bonheur et d'espérance ; viens dans mes bras, ma sœur ! Oh ! j'étais bien sûr que tu n'avais été qu'égurée. Encore une fois, ce n'est qu'à Henri de Chabot . . .

Il achevait à peine ces paroles, après avoir serré le papier dans son pourpoint, lorsque plusieurs voix retentirent sous le vestibule.

—C'est lui, s'écria la duchesse pâle et tremblante, c'est le duc, fuyez ! il est accompagné sans doute.

—Fuir, Marguerite ? Oh ! je ne crains pas Henri de Chabot, j'ai une épée !

—Mais il vous tuera, malheureux enfant ! vous êtes chez lui . . . Oh ! fuyez, là . . . par ce cabinet ; Priolo vous en montrera l'issue.

—Encore une fois, Marguerite, fiez-vous-en à votre frère ; Dieu m'est témoin que je ne cherchais pas le duc ; mais il faudra bien . . .

—Eh bien, si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi, Tancredè ! le duc me tuerait ! Partez, les moments sont chers, partez et courez au parlement !

—Ouvrirez-vous, madame la duchesse ? dit à voix haute Henri de Chabot, ouvrirez-vous ?

—Vous l'entendez, Tancredè ! Adieu ! adieu, mon frère ! et que le ciel vous protège !

Elle entraîna le jeune homme vers un cabinet dont elle prit la clef. Quand elle ouvrit la porte à Henri de Chabot, après en avoir tiré le verrou, elle était pâle.

—Vous enfermée, madame la duchesse ? dit Henri de Chabot en promenant autour de l'appartement un regard de défiance. Vous donniez des ordres à vos femmes, sans doute, car j'ai entendu des voix qui se répondaient.

—A cette heure de nuit, monsieur le duc, votre retour a quelque droit de me surprendre. Je vous croyais auprès de la reine . . . Depuis que la cour a quitté Paris, vous m'avez peu accoutumée à votre présence. L'affaire du parlement vous a sans doute rappelé. N'est-ce pas cette nuit qu'on juge votre cause ?

—Hier, vous disiez la nôtre, madame la duchesse. D'où vient ce changement ? Votre mère ou quelque autre personne . . . Vous êtes bien émue, madame la duchesse ?

—Oui . . . l'inquiétude . . . J'attends avec anxiété l'issue de cette affaire, monsieur le duc ; je ne pouvais dormir, et j'avais pris le parti de veiller dans cette chambre.

—Je suis ravi de vous trouver éveillée, madame la duchesse : vous voudrez bien me suivre et faire vous-même les honneurs du souper que j'ai fait préparer à la hâte. Vos convives vous attendent ; vous les reconnaîtrez, car ils ont tous signé la protestation contre Charles Potnick.

—Je vous suis obligée, monsieur, je ne descendrai pas.

—Il le faut, madame !

—Encore une fois, monsieur, je suis fâchée de vous refuser, mais je ne veux pas !

—Vous ne le voulez pas ? Il me semble que seul ici j'ai le droit de prononcer ce mot. Puisque vous ne voulez pas, madame la duchesse, moi, je veux savoir qui a retiré la clef de ce cabinet.

—Mais... je ne ne sais, monsieur... L'une de mes femmes, sans doute.

—La clef de ce cabinet, madame la duchesse, donnez-la moi !

—Il n'en est pas besoin, monsieur de Chabot, s'écria Tancrede en poussant violemment la porte légère de ce passage secret. Ce n'est point un anant qui vous écoutait, c'est un homme qui voulait voir si vous seriez assez lâche pour violenter une femme !

—Ravi de vous voir, madame, avec le mercier huguenot, reprit ironiquement Henri de Chabot en se retournant vers Marguerite. Ce jeune homme attendait sans doute vos ordres. Quelque échantillon qu'il vous avait apporté, je suppose ? Par la morbleu ! ceci vaut que l'on prévienne nos convives ; ils vous donneront leur avis. Voilà des pratiques que j'amène à M. Charles ! ajouta insolemment Henri de Chabot en ouvrant les battants de la galerie et en faisant signe à plusieurs gentilshommes qui l'attendaient.

—Fussent-ils le double, Henri de Chabot, je pense qu'ils ne pourront me retenir. Je dois partir d'ici, je n'ai pas de temps à perdre : laissez-moi !

Et, tirant une épée, le jeune homme allait s'ouvrir un passage. Le duc partit tout à coup d'un éclat de rire.

—Trêve de railleries, monsieur de Chabot ! s'écria Tancrede ; dans peu, vous saurez pourquoi je venais chez ma sœur. Avant de vous mesurer avec moi, avez-vous dit, il faut que je sois noble et gentilhomme ? Eh bien, monsieur le duc, le parlement va faire de moi un homme plus noble que vous ! Le parlement veut des preuves ! Il en aura ! Il ne reniera pas l'écriture de mon père !

—Par malheur, jeune homme, répondit Chabot en reculant de trois pas et en tirant de son pourpoint un rouleau d'où pendait un double scel de cire jaune, par malheur, il est trop tard ! Les trois chambres, à ma prière, ont tenu leurs assises cette nuit ; j'en viens à cette heure. Voici l'acte du parlement qui fait défense au nommé Tancrede... vous lisez au nommé, de prendre le nom et les armes de la maison de Rohan, et à la duchesse de Rohan, sa mère, ou à tous autres, de lui en donner la qualité, sous les peines portées par les ordonnances. Que pense de cet acte le nommé... Tancrede ?

—Que cela est infâme ! reprit le jeune homme atterré. Oh ! mais cela est impossible ! je n'ai pas même été défendu !

—Défendu ou non, vous avez été jugé !

—L'épée du jeune homme venait de tomber de sa main, et la sueur ruisselait de son front...

—La chance est pour vous, monsieur de Chabot, reprit d'une voix lente Tancrede, en se dégageant doucement de l'étreinte de Marguerite. Mais le ciel de la France est gros d'orages, mais vous êtes de la cour, et le parlement la hait. Si je ne puis vivre en Rohan, grâce à vous, en dépit de vous M. de Chabot, je saurai mourir digne de mon père, en Rohan !

—Adieu, Marguerite, continua le jeune homme. A défaut de ma mère, moi, je vous bénis, ma sœur.

Elle s'était jetée à ses pieds ; il la releva et la serra contre sa poitrine ; puis il sortit le front haut, et sans saluer aucun de ces seigneurs.

—Perdu ! murmura-t-il ; jugé !

—Il vous reste quelque'un, lui dit un homme qui lui présenta l'étrier à la porte de l'hôtel. On se battra dimanche aux portes de Paris ; venez.

Tancrede serra la main de Priolo et s'élança à ses côtés au milieu des rues sombres qui avoisinaient l'hôtel.

VII

VINCENNES

A l'époque de cette histoire, trois partis venaient de s'établir dans le parlement même. Le premier était celui des frondeurs, nom donné par raillerie à ceux qui étaient contre la

cour et le ministre ; le deuxième, celui des mazarins ; le dernier, celui du parlement, qui voulait se faire médiateur entre le peuple et la cour. Déjà plusieurs troubles avaient éclaté, déjà la reine avait commandé aux maréchaux de la Meilleraie et de l'Hospital de monter à cheval avec leurs amis, d'aller par les rues, et de contenir le peuple par quelque acte de justice. Le mal était trop grand ; les séditieux avaient fermé les boutiques, tendu des chaînes par les rues, et fait des barricades jusque près du Palais-Royal. Le joug d'un étranger tel que Mazarin devenait odieux. Les troubles continuant de jour en jour, le prince de Conti et le maréchal de la Meilleraie, pour venir à bout plus promptement des Parisiens, avaient proposé de se saisir de l'île de Saint-Louis, de la porte Saint-Antoine, de l'arsenal de la Bastille ; c'était dans ce fort qu'ils voulaient conduire Leurs Majestés. Les troupes du roi occupaient tous les postes des environs de Paris, et, bien que le parlement eût un plus grand nombre, les généraux ne faisaient aucun effort pour donner passage aux vivres. Ils ne venaient plus que d'un seul côté, de Brie-Comte-Robert, dont le parlement n'avait pas encore osé former le siège.

Un dimanche, le 31 janvier 1649, vers midi, dans un cabaret de Charenton (village dont M. le Prince s'était emparé et où il avait jeté trois mille hommes sous le commandement de Chanleu), plusieurs personnages étaient attablés. Parmi eux, on reconnaissait bon nombre de ces hotteurs ou paysans qui, toutes les nuits, s'échappaient furtivement des quartiers du roi pour vendre plus chèrement leurs denrées à Paris, où la misère ne se faisait que trop sentir. Ils réglaient leurs comptes sur une grande table de noyer, où ils avaient vidé leurs sacoches de cuir, tout en promenant un long regard de défiance sur certains bourgeois armés qui jouaient aux dés à côté d'eux.

A l'angle de cette salle, digne du pinceau de Rembrandt par la teinte sombre que ses vitres en mailles de plomb répandaient sur les meubles et les figures, un vieillard et une jeune fille venaient d'achever un modeste repas. L'un et l'autre regardaient avec une anxiété croissante chaque cheval et chaque cavalier qui pouvaient passer sur la route obstruée par les barricades. Le vieillard était vêtu d'une longue robe à fourrures, sous laquelle il laissait voir d'épaisses bottines ; la jeune fille portait un costume étranger aux mœurs de la bourgeoisie parisienne, une robe entièrement noire, à rabat et à manches blanches, avec la houpe noire et le voile de même couleur.

—Une Hollandaise ! doux Jésus ! s'écria un bourgeois parisien armé de pied en cap pour la première fois de sa vie ; car alors tout Parisien était soldat, et ne ressemblait pas mal, par la gaucherie martiale de ses allures, sa pume, son poil ras et ses moustaches, eux gens qui vont tirer l'oie (1). Attendriez-vous, ma belle demoiselle, des nouvelles de la sortie tentée par les nôtres ce matin pour nous ramener un convoi de vivres ? Parlez, je puis vous mettre au courant des noms glorieux qui composent la liste de ces intrépides. Je connais tous les généraux frondeurs.

—Je vous remercie, monsieur, répondit la jeune fille ; je voudrais seulement savoir vers quelle heure l'escorte de MM. de Noirmoutiers et de Vitry rentrera.

—Vers sept heures du soir, répondit le bourgeois d'un air de tranquillité apparente.

—Encore sept heures d'attente ! sept heures de cruelle anxiété, mon bon père ! dit la jeune fille. Oh ! je crois que j'en deviendrai folle ! mais j'aurai de la force, du courage, reprit-elle en regardant le vieillard, qui fumait sa pipe d'un air soucieux et réfléchi.

En cet instant, plusieurs cavaliers, qui, tous, à leur costume, paraissaient être du parti de Paris, entrèrent précipitamment dans le cabaret. Ils peignaient du bout du doigt leurs moustaches fines et luisantes.

Ils ne tardèrent pas à s'asseoir dans un des recoins les plus obscurs de cette salle ; ils semblaient se concerter mystérieusement.

(1) Voir la *Satire Menippée*, le *Courrier burlesque de Paris* etc

—Tu l'as rencontré ce matin, dis-tu, près de la Bastille, avec le parti de cavaliers que commandent MM. de Noirmoutiers et de Vitry ?

—Lui-même, monsieur le duc, ce matin.

—Seul ?

—Non, avec un homme.

—Connais-tu cet homme ?

—Nullement.

—Mais tu es pu parler à ce soldat de M. de Noirmoutiers, comme nous étions convenus ?

—J'ai rempli vos intentions. C'est comme volontaire que Tancrède s'est engagé dans ce corps. Il se flatte de faire revenir le parlement sur son arrêt. Et puis, l'ignorez-vous ? dans trois jours sa minorité finit.

—Je sais tout cela ; mais c'est surtout cet acte qu'il faut avoir. Encore une fois, ce soldat de M. de Noirmoutiers ?

—Nous est dévoué. Je réponds de lui. Je ne suis pas pour rien un d'Auboterre ; mon nom n'est-il pas sur la liste des seigneurs qui se sont portés parties contre Tancrède ?

—Majeur dans trois jours ? répéta le duc. Et cet acte, cet acte ! Ah ! je vais dans peu savoir si l'on m'obéit !

Pendant que ce court échange de paroles avait lieu à voix basse, et qu'il était couvert par le tumulte des voix et les chansons des ivrognes encombrant déjà ce lieu, la jeune fille avait entraîné son père vers le pont de Charenton. Un bruit de roues ébranla le pavé qui y conduisait de Paris ; un coche de voyage, lancé au triple galop, prétendait passer à travers les barricades. Les rideaux en étaient hermétiquement fermés ; les gens à cheval qui l'escortaient tout armés se virent bientôt entourés par un flot de peuple.

—Sortir de Paris dans un pareil moment ! gagner le camp du roi, quelle imprudence ! Mais vous voulez donc vous faire hacher ?

—Ce sont des traîtres, des félons, des mouchards de Son Eminence, criaient d'autres ; nous avons le droit de visiter cette voiture !

—Place à madame la duchesse douairière de Rohan, répondit fermement un des laquais qui se tenaient aux portières ; nous suivons la route que l'escorte de MM. de Noirmoutier et Vitry a prise ce matin. Laissez-nous passer nous n'avons pas de temps à perdre !

Et les gens de la duchesse cherchaient à se débarrasser de la populace qui les serrait ; ils fouettaient déjà les six mules qui traînaient le coche.

—Place ! place, par pitié ! s'écria la jeune fille en se précipitant vers l'une des portières, place à une femme dont le cœur tremble pour Tancrède !

Au nom de son fils, la duchesse avait écarté les rideaux de la voiture.

Elle vit cette belle jeune fille éplorée et ce vieillard qui avait peine à la suivre.

—Votre nom ? demanda-t-elle.

—Hélène Potnick, madame la duchesse. Je sais que M. Charles... c'est-à-dire M. le jeune duc va se battre... Par pitié, ne me refusez pas !

La duchesse ordonna à ses gens d'ouvrir la portière : Hélène et le mercier montèrent par son ordre : elle les fit asseoir sur le devant de la voiture.

La duchesse de Rohan était pâle et n'avait auprès d'elle que son médecin ordinaire, le sieur Milet.

—Mon fils m'a souvent parlé de vous, dit-elle à Hélène. Il ne vous a pas oubliés, vous, et votre père.

—Et nous donc ! reprit le mercier. N'est ce pas pour lui que nous sommes venus ! Hélène a tant pleuré, que je me suis décidé à partir. Je serai content si je meurs après l'avoir vu.

—Et moi, dit la duchesse, je ne puis croire encore qu'il soit parti ; oh ! non, mon Dieu ! Tancrède n'aura pas donné de pareilles douleurs à sa mère !

—Ce n'est qu'une escarmouche, madame la duchesse, reprit le docteur ; l'escorte de MM. de Vitry et de Noirmoutiers est forte de trois cents chevaux.

—Hélas ! Milet, reprit douloureusement la duchesse, je me souviens encore de la récente entreprise de M. le duc de Beaufort, lorsqu'il s'en fut attaquer Corbeil. Il était ce jour-là monté sur un cheval blanc ; il mit quantité de plumes blanches à son chapeau, il attirait par sa bonne mine l'admiration du peuple. Le prince de Conti alla le conduire jusqu'à la porte de la ville ; et, là, je le vois encore, il fut abandonné, délaissé par tous ces badauds poltrons, qui prirent seulement dans la campagne quelques bœufs et quelques vaches !

—Votre fils, madame la duchesse, a pris le seul parti qui lui restait ; Dieu sera pour lui, n'en doutez pas. Ce n'est pas assez de cet acte qu'il a, dites-vous, conservé ; c'est un titre, sans doute ; mais le parlement veut qu'on le serve. La justice fera pour ceux qui ont fait pour sa cause ; la brigade qui vous est contraindre est d'ailleurs énorme, et elle se recrute chaque jour de nouveaux noms. Durant tout le cours de ces trois mois de blocus, de quoi voudrait-on que le parlement s'occupât, si ce n'est des meubles ou de l'argent que l'on prétend être cachés chez les gens de la cour ? Voilà ses grandes affaires, et je doute que votre pourvoi contre l'arrêt...

—N'avez-vous pas entendu, docteur, une détonation près de ce bouquet de bois ? C'est un écho affaibli qui semble venir de Vincennes.

—Notre route est celle de Brie, madame la duchesse ; ne perdons pas de temps, et, puisque vous voulez ramener vous-même votre fils...

Une fumée épaisse semblait alors envahir à gauche la vallée de Fecan, voisine du château de Vincennes. Il était impossible de rien distinguer, à moins que ce ne fût toutefois un reste de leurs bleues et blanches, comme celles que Vander Meulen fait onduler souvent sur les derniers plans de ses batailles.

—Quelques refuges allemands du donjon qui se chamaillent avec des bourgeois en fraude, dit Milet. Nous sommes bien heureux que la reine régente en personne ait souscrit à votre prière, madame la duchesse, et nous ait accordé vos gens pour sauf-conduit.

Le coche de la duchesse venait de l'entraîner de toute la vitesse de son attelage ; les quatre personnages qu'il voiturait ne pouvaient guère se douter alors de la scène sanglante qu'ils avaient laissée derrière eux, et qui, sans nul doute, les eût fait revenir sur leurs pas...

Après avoir surpris la ville de Bric-Comte-Robert, MM. de Vitry et de Noirmoutiers revenaient avec un détachement de trois cents chevaux. Il y avait à peine deux heures qu'ils étaient en route lorsqu'ils rencontrèrent, dans la vallée de Fecan, à quelques portées d'arc du château de Vincennes, une partie de la garnison de ce château qui s'était mise en embuscade. N'ayant point hésité à lui donner la chasse, ils la virent s'enfuir bientôt pêle-mêle par ces prairies crayeuses qui bordent le donjon ; un seul jeune homme, suivi de huit ou dix de leurs cavaliers, poussa son cheval à leur poursuite.

—A moi, camarades ! cria-t-il en ne voyant plus le reste de l'escorte de MM. de Vitry et de Noirmoutiers, qu'il pensait devoir accourir à toute bride pour le soutenir.

Les ennemis, le trouvant si peu accompagné, revinrent sur leurs pas ; ils le chargèrent avec d'autant plus d'ardeur qu'ils étaient les plus forts.

—Courage ! lui cria un homme arrivant à lui de toute la vitesse de son coursier, nous mourrons ensemble, puisque les lâches nous abandonnent !

Le jeune homme, après avoir d'abord tué deux soldats de Vincennes à coups de pistolet, avait mis l'épée à la main pour se défendre de son mieux contre les autres. Plusieurs des cavaliers qui l'avaient suivi venaient de rouler morts ou blessés à ses côtés.

—Courage ! continua la voix du cavalier renversé lui-même à terre d'un coup de mousquet ; lisez la devise inscrite sur votre épée, Tancrède ! elle porte ces mots : *Tanquam leo rugiens !*

Cette voix n'avait pas besoin de souffler le courage au cœur du jeune homme ; car il distribuait partout de si foudroyants coups d'épée, que son arme s'arrêta faussée jusqu'à la garde dans la selle d'un Allemand.

—Prête-moi donc la tienne ! s'écria-t-il alors en arrachant celle du restre.

Et il lui en donna si impétueusement dans le corps, que le cavalier de la garnison tomba à terre.

—Vengeons la mort de l'un des nôtres ! hurla alors un soldat allemand de la compagnie du comte de Dona.

Et il tira au jeune homme, à bout portant dans les reins, un coup de pistolet qui le renversa de son cheval.

—*Demonio !* s'écria, en poussant un rugissement étouffé, un homme qui ne portait pas le costume des partisans et qui venait de remonter lui-même, poudreux et meurtri, sur sa selle.

—Demandez quartier, et on vous laissera la vie sauve, criaient les Allemands au jeune homme.

—Point de quartier ? il faut vaincre ou mourir ! répondit-il en essayant de se relever.

Mais il retomba, épuisé par le sang qui coulait de ses blessures.

Il restait seul sur le lieu de l'embuscade, et les soldats de Vincennes s'empresaient déjà de le dépouiller, le croyant mort. L'homme s'était vainement traîné près de lui en marquant le sol de ses doigts sanglants ; les Allemands l'entouraient en foule. A la beauté de son linge et de ses habits, ils jugèrent que c'était un homme de qualité, et, comme un d'eux le recouvrait rudement pour le dépouiller, la connaissance lui revint.

—Où est Priolo ? demanda Tancrède d'une voix faible.

Rampant sur ses mains, l'Italien était parvenu à se relever ; il avait saisi le cheval de l'un des soldats ; il assit Tancrède sur la selle et monta en croupe.

—Je réponds du prisonnier, leur dit-il ; vous en aurez une bonne rançon. Qu'on appelle le chirurgien de la garnison.

Tancrède fut déposé d'abord dans une espèce de grenier ; on l'avait jeté sur un tas de foin ; ce fut là que le chirurgien de la garnison vint bander sa plaie. De mémoire d'homme, on n'avait vu peut-être un aussi charmant visage ; la pâleur de la mort en faisait saillir les nobles lignes. Le blessé était agité par intervalles de mouvements convulsifs.

—Tomber à la veille du triomphe ! murmurait-il, tomber au pouvoir des ennemis du parlement ! Encore un jour, et il me rendait mon nom.

—Vous ne mourrez pas, Tancred ! oh ! non ! vous ne pouvez mourir, répétait Priolo en cherchant à donner au jeune duc un courage que lui-même, hélas ! n'avait plus.

—Si je dois mourir, reprit Tancred, j'aime mieux que ce soit ici que sur l'échafaud d'un ministre. Je mourrai comme mon père, devant le soleil, en soldat !

Le capitaine de Drouet, commandant du fort de Vincennes, survint en ce moment. Priolo lui parla à l'oreille, et il s'empressa de faire transporter le jeune homme dans une chambre à part, qu'il indiqua.

Ce château, témoin de la captivité et de l'évasion du duc de Beaufort, offrait alors un aspect assez redoutable. Un détachement nombreux de cavalerie occupait sa grande cour ; les canons en étaient doublés ; des fantassins et des chevaux-légers s'y tenaient retranchés derrière des chevaux de frise plantés de la veille. Près d'un grand ormeau dégarni de feuilles se promenaient quelques restes mal vêtus, dont les uns chantaient des refrains de table, et dont les autres nettoyaient leurs armes. La révolte des Parisiens avait per l'air de les occuper. Priolo avisa un trompette, qu'il dépêcha, après quelques mots de conversation et avec le consentement du commandant de Drouet, vers Paris, avec une lettre écrite à la hâte.

Cette lettre était adressée à mademoiselle de Rohan.

—Elle prévient sa mère, se dit-il, et j'aurai fait mon devoir jusqu'à la fin !

Il y avait à peine un quart d'heure que le trompette était

parti, lorsque plusieurs coups de mousquet retentirent à tronte pas du château. Priolo n'y prit garde, et il remonta près du blessé. Le chirurgien de la garnison l'entraîna vers la fenêtre de la chambre.

—Il n'y a pas d'espoir, lui dit-il, partant, pas de rançon à payer, monsieur. Ce jeune homme a combattu vaillamment, car il n'a pas reçu moins de six blessures. Le sang étouffe déjà, continua-t-il en se rapprochant du lit ; aidez-moi à le soulever.

Comme il remplissait ce triste office, un papier, soigneusement plié, glissa du pourpoint de Tancred sur le lit ; Priolo s'en empara, et, s'adressant au jeune duc :

—Je viens d'écrire pour votre rançon, Tancred ; demain, au petit jour, vous serez délivré et transporté à Paris ; demain, vous pourrez...

Il achevait à peine ces paroles, démenties par ses larmes, qu'on entendit un bruit de pas à la porte de la chambre. La duchesse douairière entra avec Milet ; elle était suivie du mercier et de sa fille. Ils n'étaient parvenus qu'à grand-peine à suivre le trompette, qui avait arrêté leur coche en chemin. La garnison du château avait cru devoir accueillir les laqu岸armés du coche avec une assez vive mousquetade.

—Il faut venir en ce pays pour voir semblable chose, grommelait Potnick en passant sous la herse du château, trop heureux d'entrer sain et sauf dans ce donjon, qui n'a rien d'aimable !

—Je vais donc le voir, mon bon père, murmurait Hélène, brisé de fatigue et alarmé de tant de tumulte.

En montant l'escalier avec la duchesse, le docteur Milet hochait la tête.

—C'est là que l'on met les mourants... Oui, dans cette chambre, continua-t-il en hâtant le pas.

Le billet écrit par Priolo à la duchesse de Rohan, et remis, par erreur de nom sans doute, entre les mains de sa mère, ne contenait que ces quelques mots :

« Accourez et demandez Tancred, à Vincennes. Il est au château ; vous prévendrez votre mère. »

La duchesse de Rohan, en entrant dans cette chambre, ne prévoyait guère, non plus que Potnick et Hélène, le triste spectacle qu'elle allait avoir devant les yeux...

Sur un lit fait à la hâte, et dont les couvertures étaient trouées en plusieurs endroits, des linges tachés de sang formaient, autour du blessé, une sorte d'écharpe rouge. Son pourpoint et son hausse-col gisaient à terre, l'un misérablement percé, l'autre bossué par deux balles. L'immobilité du jeune homme n'annonçait que trop son danger ; les yeux étaient fixes, le visage avait la pâleur d'un marbre. D'une main glacée déjà par le froid de l'agonie, il cherchait à retenir l'épée du duc ; de l'autre, il étanchait cette sueur si redoutable au front des mourants, et qui étend sur leur pensée de sombres voiles. En voyant son fils, la duchesse poussa un cri d'épouvante, Hélène courut lui baiser les mains, et Potnick parla bas à Milet.

—Le chirurgien de cette garnison a-t-il fait ce qu'il devait faire ? reprit Milet.

Priolo baissa la tête en signe affirmatif. Tancred commençait à distinguer les personnes qui se trouvaient autour de lui.

—Ma mère ! ma mère ! avoir fait cette route, et dans cet état ! Mon Dieu, que vos arrêts sont cruels !

—Tancred ! s'écria la duchesse en l'embrassant sur les yeux, qui se fermaient déjà sous ses baisers ; Tancred ! oh ! tu es un noble enfant ! tu as tout fait pour eux en combattant, et ils n'ont rien fait pour toi.

—Je ne vois pas ma sœur, murmura faiblement le jeune homme en promenant autour de lui un regard morne et vitré.

—Votre sœur, Tancred ! elle m'a écrit qu'elle entrait ce matin, pour une année, dans une maison religieuse. Puisse-t-elle n'en point sortir ! murmura la duchesse en se détournant.

—Vous lui pardonnez, n'est-ce pas, ma mère ? Je lui ai promis que j'obtiendrais de vous son pardon.

—Je ne pardonnerai jamais à la femme de Henri de Chabot.

—Mais à ma sœur, ma mère, à ma sœur ? Rappelez-vous qu'elle m'a rendu, l'autre jour, la confession de mon père. Où donc est-elle ? s'écria-t-il bientôt d'une voix brève, et ayant l'air de chercher. Ah ! Priolo est là ; je suis tranquille, ma mère.

—Ne vous souvient-il plus d'une pauvre fille de Hollande, monsieur le duc ? Auriez-vous oublié Hélène ?

—Hélène ! dit le jeune homme, la fille du mercier, celle qui m'aimait ? Oh ! je ne l'ai point oubliée ; je n'oublie jamais ceux qui m'aiment !

Et il touchait de ses mains tremblantes les cheveux de la jeune fille, qui venait de l'approcher, il lui serrait la main avec un doux battement de cœur.

—Si Marguerite n'eût pas épousé ce misérable, reprit-il en considérant de nouveau le front d'Hélène, où sa belle âme se reflétait comme en un miroir, elle eût été aussi pure que cette pauvre enfant dédaignée longtemps par moi.

Une larme roula dans ses yeux sur le sein de celle qu'il nommait autrefois sa cousine. Hélène était bien changée. L'élévation de Charles l'avait d'abord plongée dans un morne abattement ; mais l'exaltation de sa douleur avait pris le dessus, et elle avait obtenu de son père d'aller voir une dernière fois, à Paris, celui que, dans tout Utrecht, on n'appelait déjà plus que *M. le jeune duc*.

Retiré dans un coin de la chambre, et cachant dans ses deux mains son visage baigné de larmes, le mercier hollandais n'avait pas encore osé parler à Tancrède ; il s'avança pourtant, dans un lent et pénible effort, et s'agenouilla comme un pieux serviteur au bord de son lit.

—Maître Potnick, reprit le jeune homme, relevez-vous. Oh ! maître Potnick, j'ai été ingrat ; mais je ne devais à cette époque, ajouta-t-il en montrant celle du duc Henri de Rohan, à laquelle un soleil couchant envoyait alors des reflets ensanglantés.

Debout près du lit, Priolo, qui avait pris à peine le soin de panser ses blessures, suivait avec encore plus d'anxiété que Milet le progrès de l'agonie, quand le commandant du fort le fit appeler par un soldat de M. de Noirmoutiers, qui avait, disait-il, à lui parler avant de mourir. Lorsque l'italien rentra, après avoir entendu les paroles du soldat, on put lire sur ses traits l'impression qu'elles avaient dû faire sur son âme.

—L'infâme !... murmura-t-il en ouvrant la fenêtre de cette chambre pour donner de l'air au mourant.

De gros nuages noirs pesaient sur le paysage ; le vent les chassait vers le château de Vincennes.

La duchesse de Rohan, aussi pâle que l'infortuné jeune homme, bassinait les tempes de son fils ; encore quelque instants, et Tancrède n'allait plus voir, plus entendre.

La porte de cette chambre s'ouvrit, et l'on vit tout à coup paraître Henri de Chabot. La surprise de la duchesse et de Priolo fut à son comble.

—J'arrive de Paris, madame la duchesse, de Paris où la nouvelle de l'accident survenu à ce jeune homme a qui vous portez de l'intérêt m'est venu surprendre. Les blessures sont graves, à ce qu'on m'a dit ; M. de Noirmoutiers m'envoie ici ; il y a peut-être de l'espoir. Dieu m'est témoin...

—Assez ! Henri de Chabot, ne te parjure pas davantage vis-à-vis de ce Dieu, que je reconnais comme toi, dit Priolo. Henri de Chabot, tu n'es qu'un misérable assassin !

—Un assassin. moi ! et qui osera m'accuser ?

—Descends donc avec moi, si tu en as le courage, Henri de Chabot, jusque dans la plaine d'où je viens ; tu y verras couché sur le dos le cadavre d'un soldat de Noirmoutiers, à qui tu as fait parler ce matin par Léon d'Aubeterre, ton parent. C'est à ce soldat que tu avais donné l'ordre d'égarer loin de Tancrède l'escorte de M. de Vitry. Cet homme a suivi tes ordres ; mais Dieu l'a ramené blessé près d'ici, demandant à me parler...

—Mensonge que tout cela ! Vous ne pouvez croire, madame la duchesse...

—Ah ! tu m'accuses de mensonge, noble duc ! tu es bien imprudent ! Comment se fait-il que Léon d'Aubeterre ait oublié d'arracher ton chiffre de cette bourse trouvée sur le mort ? Tiens, ramasse-la ! je te la rends.

En tombant sur le parquet de la chambre, la bourse produisit un son qui fit tressaillir Tancrède. Il ouvrit ses grands yeux bleus, où, pour la dernière fois, allait se refléter l'azur du ciel, et, fronçant tout d'un coup le sourcil en voyant le duc :

—Henri de Chabot ! s'écria-t-il. Venez-vous me ramener ma sœur, monsieur ?

Henri de Chabot garda le silence. Son œil semblait épier cette agonie comme s'il n'eût dû vivre qu'à compter de cette mort.

—Mais je ne vous ai pas dit, madame la duchesse, de quelle mission de honte et de perfidie le duc avait chargé ce soldat reprit Priolo. Il l'avait chargé de voler à votre fils cet acte important, cet acte, son seul titre, qu'il portait sur lui, et dont cet homme devait s'emparer aisément, dès qu'il verrait mon maître tomber de cheval. Une nouvelle récompense lui était promise s'il rapportait cet acte au duc avant la fin du jour, dans un cabaret de Charenton, où il se tenait depuis ce matin.

—Vous disiez que vous veniez de Paris à l'instant même ? reprit la duchesse en lançant sur Chabot un regard enflammé d'indignation et de colère.

—L'imposture s'attaque à moi, reprit le duc d'un ton de douleur hypocrite, je ne croyais pas qu'elle dût me poursuivre jusque devant un lit de mort.

—Jusque devant le vôtre, Henri de Chabot, reprit la duchesse, l'image de ce jeune homme vous poursuivra. Pour prouver sa naissance, mon fils est mort en héros, en soldat. Maintenant, Henri de Chabot, ce n'est plus le parlement, c'est l'histoire qui vous jugera tous deux, en attendant que Dieu lui-même vous juge.

Tancrède de Rohan s'agita une dernière fois ; il voulut parler, mais il retomba sans voix.

Henri de Chabot se pencha vers lui et le regarda avec une incroyable anxiété.

Enfin, murmura-t-il d'une voix où perçait, sous une hypocrite douleur, la joie brutale du triomphe.

—N'ayez plus de crainte, monsieur de Chabot, dit l'italien en posant la main sur le cœur de Tancrède. Le bras de ce jeune homme ne fera plus briller à vos yeux la terrible épée de son père : il est mort.

Mort ! répétèrent avec un accent déchirant la voix de la duchesse et la voix d'Hélène.

Et ces deux femmes tombèrent à genoux en sanglotant devant le lit du jeune homme, tandis que le vieux mercier, retiré silencieusement dans l'angle le plus obscur de la chambre, sentait de grosses larmes couler lentement sur ses joues pâles.

—Oui, mort assassiné ! reprit Priolo. Monsieur de Chabot, la noble maison de Rohan est finie !

—La première, c'est vrai, s'écria avec orgueil Henri de Chabot ; mais la seconde commence !

—Celle-là est maudite, reprit Priolo avec force.

Prévoyait-il les scandales de Mme de Soubise, la fille aînée du comte de Chabot, sous Louis XIV, la banqueroute du prince de Guéméné, au XVIIIe siècle, la triste célébrité d'un autre Rohan, sous Louis XVI, dans l'affaire du Collier de la Reine ?

Priolo avait raison. La malédiction d'une mère a pesé sur toute l'histoire de la maison de Rohan-Chabot.

FIN

Pour paraître dans notre prochain numéro

N O R A

Par OLL COOMES.